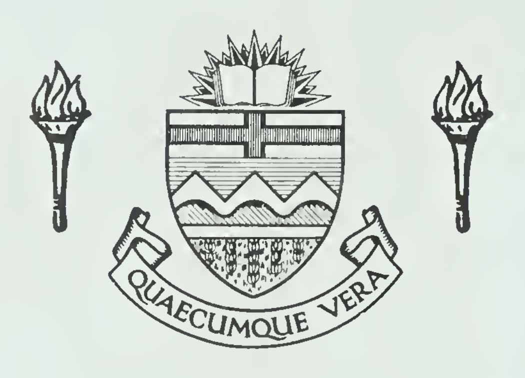

QUAECUMQUE VERA

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

RELEASE FORM

NAME OF AUTHOR: Audrey O'Brien

TITLE OF THESIS: Le Roman de guerre français comme arme idéologique.

DEGREE FOR WHICH THESIS WAS PRESENTED: Master of Arts

YEAR THIS DEGREE GRANTED: 1981

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

LE ROMAN DE GUERRE FRANÇAIS COMME ARME IDEOLOGIQUE.

by



Audrey O'Brien

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE

OF MASTER OF ARTS.

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES

EDMONTON, ALBERTA

FALL, 1981

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

The undersigned certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate Studies and Research, for acceptance, a thesis entitled LE ROMAN DE GUERRE FRANÇAIS COMME ARME IDEOLOGIQUE submitted by AUDREY O'BRIEN in partial fulfilment of the requirements for the degree of Master of Arts.

RESUME

La littérature française de la première guerre mondiale montre l'influence du nationalisme et du pacifisme, deux mouvements s'opposant, qui représentent des concepts différents de l'homme. Notre étude examine, dans quelques romans de cette époque, la façon avec laquelle ces deux mouvements sont traités. Le nationalisme s'exprime dans le roman presque comme une religion: celle-ci asservit l'individu à la nation et force l'homme à se sacrifier sans hésitation. Par contre, les oeuvres qui plaident en faveur du pacifisme accentuent le courage et l'endurance remarquables dont les hommes font preuve devant la souffrance affreuse imposée par la guerre. Ces qualités humaines font croire que l'homme est capable de se révolter contre les horreurs de la guerre et de lutter pour une vie meilleure.

Plusieurs romans nationalistes et quelques oeuvres pacifistes dégénèrent en pure propagande qui glorifie la France ou qui préconise le socialisme comme solution aux maux du monde. Cependant, quelques oeuvres révèlent une étude plus approfondie de l'homme devant la mort et devant la destruction apportées par la guerre.

ABSTRACT

The influence of nationalism and pacifism, two opposing movements representing different concepts of man, is reflected in French literature of the first world war. Our study explores the treatment of these two movements in a selection of novels of this period. Nationalism, as expressed in the novel, is a quasi-religion which subjugates the individual to the nation and demands of man the unconditional sacrifice of his life. On the other hand, works promoting pacifism stress the remarkable courage and endurance shown by men in the face of the terrible suffering imposed upon them by the war. These human qualities give rise to a faith in man's ability to revolt against the horrors of war and to strive for a better life.

Several nationalist novels and some pacifist works degenerate into mere propaganda, glorifying the French nation or expounding socialism as a solution to the world's problems. Others, however, reveal a much more profound study of man faced by the death and destruction of war.

ACKNOWLEDGEMENTS

I wish to express my gratitude to Prof. Paul Robberecht for his guidance throughout the course of this study.

TABLE DES MATIERES

	Page
Introduction	1
Chapitre I. La Religion nationaliste.	5
Chapitre II. La Résurrection de l'homme.	40
Chapitre III. Réactions contre la guerre. La Révélation.	81
Conclusion	99
Bibliographie	106

INTRODUCTION

La première guerre mondiale fut pour la France une crise énorme qui affecta profondément la vie du pays. Les romanciers que cette étude concerne se donnèrent la tâche d'exprimer dans leur oeuvre l'esprit français de cette époque. Non seulement voulaient-ils faire sentir par leurs lecteurs les espoirs et les souffrances des soldats au front mais aussi, en faisant l'analyse de ces sentiments, ils espéraient révéler le code de valeurs ou la foi qui animait les combattants pendant les dures années de la guerre. En mettant leurs propres croyances dans la pensée de leurs personnages ils peignent parfois un tableau de la guerre qui semble différer sensiblement de la vérité historique. Les oeuvres que nous allons étudier sont dans une large mesure les souvenirs de guerre des écrivains et chaque roman reflète donc l'expérience personnelle de son auteur. (La carrière militaire des romanciers se trouve dans l'appendice à la page 110.).

En 1927 Julien Benda reprocha aux intellectuels d'avoir trahi leur mission de clercs en se mêlant à la vie politique plutôt que de proclamer la vérité et la justice absolues[1]. En effet ce que faisaient souvent les intellectuels à l'époque de la guerre, y compris les romanciers, c'était de proclamer une vérité nationaliste ou pacifiste. Le nationalisme à cette époque se distinguait du simple patriotisme par son caractère militant. C'était un mouvement qui exaltait la nation et qui créait une mystique de la France. Juste avant la guerre les nationalistes prétendaient exprimer

une volonté générale qui ne se reconnaissait pas encore[2]. Maurras et Barrès préconisaient leur doctrine nationaliste pour le salut de la France. Les romanciers nationalistes de la guerre voulaient présenter la pensée du simple soldat se dévouant à l'amour de la patrie. Des Vignes-Rouges dans Bourru, Soldat de Vauquois déclare explorer l'âme du soldat français. Il la trouve remplie de ferveur patriotique. De la même façon Philippe Barrès dans La Guerre à vingt ans prête à tous les hommes au front les sentiments d'un officier nationaliste avide de l'aventure des combats. Ce n'est pas seulement les écrivains nationalistes qui se laissèrent emporter par leur enthousiasme. Les auteurs pacifistes aussi se donnèrent comme mission d'exprimer la pensée de l'humble soldat. Barbusse, par exemple, dans Paroles d'un Combattant déclare avoir exprimé dans Le Feu les sentiments des combattants[3]. Voulant répudier tout sentiment guerrier ils finirent par nier l'existence du patriotisme même.

Il apparaît donc dans les romans de la guerre un conflit. C'est surtout un conflit entre ceux qui voyaient la guerre comme une aventure héroïque qui apportait la régénération de l'esprit français et ceux qui la considéraient comme la faillite de la civilisation. Les écrivains qui accordaient leur appui au mouvement nationaliste créaient dans leur oeuvre une mystique de la patrie et présentaient l'amour patriotique comme la raison d'être des combattants. Contre cet idéal (souvent traité de "bourrage de crâne") les écrivains pacifistes tels que Barbusse dressèrent le tableau des souffrances vécues par les soldats au front et leur ressentiment des patriotes de l'arrière. Ainsi il existe un conflit entre la France et les Français. Plus tard Dorgelès et Giono opposèrent le devoir sacré de vivre contre le devoir sacré de mourir pour sa patrie. Dans les romans

pacifistes la raison essaie de faire face à l'irrationalité déclenchée par la guerre. La source de ces conflits est la différence qui existe entre le concept nationaliste de l'homme et le concept humaniste. Celui-ci le montre capable d'être maître de son destin en employant sa raison; celui-là le montre soumis à des forces extérieures acceptant sans question son rôle.

Les romans que nous allons étudier se divisent en deux groupes qui représentent deux idéologies opposées: les romans nationalistes dont le thème principal est la religion de la patrie et les romans pacifistes qui prennent pour thème la souffrance de l'homme pendant la guerre et le sentiment de révolte qui en résulte. Le conflit entre le nationalisme et le pacificisme dans ces romans ressemble à un conflit de deux religions opposées. Ces religions se manifestent dans l'emploi d'un vocabulaire sacré. Certains motifs parcourent les romans nationalistes et deviennent presque des conventions, celui de la terre sacrée par exemple. Les romanciers pacifistes et humanistes emploient le même motif, celui de la déesse par exemple, mais en l'interprêtant de façons différentes. Tandis que la voix des romanciers nationalistes devient de moins en moins forte à mesure que la guerre avance, les écrivains humanistes et pacifistes s'acheminent vers de nouvelles croyances qui s'expriment par le motif du prophète apporteur de la lumière, ou vers un refus total de la guerre exprimé dans le motif de la vie sacrée en opposition avec la mort.

NOTES

[1] Julien Benda, La Trahison des clercs (Paris: Grasset, 1927).

[2] Dans un article de l'Action française Maurras parle de "l'élan secret, la volonté inconsciente de nos Français contemporains." (Action française, 1, février, 1908)
Charles Maurras, Dictionnaire politique et critique. Tome premier (Paris: Fayard, 1932) pp. 8-9.

[3] Henri Barbusse, Paroles d'un combattant (Paris: Flammarion, 1920) p. 67.

CHAPITRE 1

La religion nationaliste.

Le sentiment nationaliste, si fort en France à la déclaration de la guerre, a ses origines au XVIIIe siècle. Dans la philosophie de Rousseau la nation devient pour la première fois quelque chose de plus que les individus qui la composent. Son Contrat Social exprime l'idée que la volonté générale est plus importante que les individus et qu'il est possible de créer un paradis terrestre au moyen de cette volonté. Rousseau parle d'une "profession de foi civile" et d'une "religion civile."[1]

Pendant la Révolution française la nation devint en effet un remplacement pour la religion traditionelle. Il s'y manifestait une vénération de la patrie avec des fêtes quasi-religieuses et des cérémonies autour du drapeau. Les guerres qui suivirent la révolution servirent à exacerber le sentiment nationaliste. Shafer dans son livre, Nationalism. Myth and Reality nous dit que la nation à cette époque de troubles offrit aux hommes un refuge et un espoir pour l'avenir[2].

Le nationalisme du XVIIIe et de la première moitié du XIXe siècle n'avait pas encore le caractère militant qu'il acquit plus tard. Il était plutôt libéral et humanitaire. La nation restait gardienne des droits de l'individu. Le patriotisme donnait son appui à la republique. Michelet exprimait sa foi dans le peuple français, dans le caractère sacré de la nation et dans la mission divine de la France[3]. Nous re-

trouvons ces mêmes thèmes au début du XXe siècle dans l'oeuvre de Péguy.

Après la défaite de 1870 et la perte d'Alsace-Lorraine le nationalisme français changea de caractère et se concentra autour de l'idée de la revanche. Celle-ci fournit un thème central pour les poèmes patriotiques de Coppée et de Déroulède. La perte des deux provinces fit réfléchir certains écrivains à l'idée même de la nation. Renan dans son discours Qu'est-ce qu'une nation? prononcé à la Sorbonne en 1882 la définit comme "une âme, un principe spirituel." Pour lui la nation représentait "l'aboutissement d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouements"[4].

Dans le domaine de l'enseignement aussi le nationalisme avait une place importante. Dans les années 1880 la République suivait une politique d'éducation civique dont le but était d'inspirer aux jeunes Français l'amour de la patrie et le respect pour l'armée[5].

Le nationalisme de la fin du XIXe siècle fut, selon Girardet, "un mouvement de défense, repli, resserrement sur lui-même d'un corps blessé."[6] En effet les nationalistes qui soutenaient le général Boulanger à cette époque exprimaient le désir de guérir la France de ses maux[7]. En même temps il existait un autre mouvement, l'antisémitisme, qui prétendait lui aussi protéger la France en dénonçant ses ennemis. Dans la France juive publié en 1886 et dans de nombreux articles publiés dans la Libre parole Drumont protesta contre la prétendue domination de la France par la race juive.

Un autre symptome de la maladie française que les nationalistes tenaient à guérir était le sentiment de décadence qui se manifestait dans le domaine littéraire vers la fin du siècle. Ce mouvement qui était

caractérisé par le culte de l'artificiel reflétait le désarroi de la société moderne et industrielle. La défaite de la France avait été accompagnée d'une perte de foi dans le scientisme et le progrès, qui avaient eux-mêmes voulu remplacer les valeurs traditionelles. Micheline Tison-Braun explique le vide ressenti par les intellectuels:

> Ainsi au moment de la défaite, il ne reste plus à la génération vaincue ni valeurs traditionelles où chercher refuge ni espoirs humanitaires pour orienter ses rêves. Et dans le double silence des deux idéologies rivales et toutes deux frappées il se fit dans l'âme française un grand vide.[8]

Ce fut dans cette période de décadence que les nationalistes offraient un chemin vers le salut. Maurice Barrès ayant exploré à fond le "moi" et s'étant trouvé devant un vide, conçut la thèse de déracinement pour expliquer les maux de la France. Il offrit comme enseignement aux jeunes l'enracinement dans le sol natal[9] et il proposa la nation comme objet de piété à ceux qui avaient perdu la foi[10]. Maurras prêchait le nationalisme intégral qui soumettrait tout intérêt individuel à celui de la nation. A cette époque furent fondées des sociétés patriotiques, la Ligue des patriotes en 1898, qui avait pour chef Déroulède, et l'Action Française fondée par Vaugeois en 1899.

Donc le nationalisme offrait pour le salut de la France un retour aux valeurs traditionelles et la soumission à l'autorité. En même temps il se produisit parmi certains intellectuels un retour au catholicisme. Il y avait à cette époque de nombreuses conversions dont les plus fameuses furent celles de Claudel, Jammes et Péguy. En d'autres termes d'un côté et de l'autre on semblait être à la recherche d'une discipline ou d'un système fixe de valeurs.

C'était pendant l'Affaire Dreyfus, surtout entre 1898 et 1900, que le nationalisme atteignit son paroxysme et se fit plus fervent et plus militant encore. Les écrivains à cette époque se divisèrent en deux camps. F.W.J. Hemmings décrit la situation comme une lutte dans laquelle on faisait de la langue une arme[11]. La lutte était entre les nationalistes et La Ligue des Droits de l'homme.

Avec la défaite des anti-dreyfusards et le sentiment anti-militariste qui en résultait le mouvement nationaliste s'apaisa au début du XXe siècle pour réapparaître avec plus de vigueur encore à la suite de la menace allemande qui se fit sentir pendant les crises de Tanger et d'Agadir en 1905 et 1912. Les "Camelots du roi", les vendeurs de l'Action Française apportèrent un nationalisme violent dans les rues de Paris et même à la Sorbonne.

En 1912 l'enquête par Agathon (Massis et Tarde) prétendait révéler que les jeunes Français devenaient de plus en plus patriotiques et catholiques et qu'ils étaient avides d'aventure et d'action. L'enquête montrait aussi qu'ils étaient contre l'intellectualisme[12]. Ce mouvement anti-intellectuel était dû dans une certaine mesure à l'influence de Bergson et à sa philosophie de l'élan vital dans laquelle beaucoup de jeunes trouvaient une critique du rationalisme et un renouveau spirituel. Le vitalisme et le culte des grands hommes se trouvait aussi dans le Jean-Christophe de Romain Rolland. Ce dernier exprima plus tard dans Au-dessus de la mêlée un vif regret que le seul débouché offert à l'énergie des jeunes Français fût la guerre[13].

En 1913 Ernst Psichari introduisit un nouveau thème dans la littérature française, celui de l'amour de l'armée et de la discipline militaire. Le héros de L'Appel des Armes est un homme d'action dégoûté par

l'intellectualisme et le pacifisme. Les jeunes surtout semblaient prêts à accueillir chaleureusement ce thème. L'antimilitarisme qui se manifestait après l'Affaire Dreyfus avait perdu sa popularité. Le désir de l'action et la menace allemande avaient changé l'attitude de beaucoup de Français même parmi ceux qui n'étaient pas des nationalistes fanatiques. Ces mêmes idées se retrouvent dans les romans de la guerre, comme ceux de Philippe Barrès et de Raymond Escholier, qui expriment une vénération pour l'armée et pour les rites de la vie militaire.

Ainsi en 1914 les Français semblaient désirer la guerre ou au moins la considérer comme une belle aventure. A la déclaration tous les partis se réunirent à l'Union Sacrée, même le Parti Socialiste qui jusqu'alors avait lutté pour le pacifisme. Toute la France, sembla-t-il, répondit à l'appel du président Poincaré, pour faire preuve de "la même foi patriotique."

Cependant, après le tarrissement des premiers mouvements d'enthousiasme, la guerre pour la majorité des Français devint une nécessité plutôt qu'une croisade glorieuse. Le nationalisme était réduit à une fiction littéraire soutenue par des écrivains comme Barrès et Maurras et par la presse soumise à la censure et dont la tâche était de maintenir la bonne morale du pays. G. Demartial, dans son livre, La Mobilisation des consciences s'attaque aux écrivains et à la presse, les appelant "les instruments du mensonge."[14] Un examen des romans de la guerre montrera que cette fiction continua dans certaines oeuvres pendant et même après la guerre, mais comme nous verrons, en général le nationalisme ne put résister à la realité affreuse de cette guerre qui toucha à fond la population entière.

Ces oeuvres de sympathie nationaliste prêchent la mystique de la patrie et montrent l'homme soumis (ou se soumettant avec joie) à cette force extérieure. Les causes de la guerre y sont rarement considérées. Elle est traîtée plutôt comme un événement surnaturel. Les personnages des romans nationalistes sont des porte-paroles de la foi. En général ils n'ont pas de vie intérieure ou s'ils en ont une cette vie est vouée entièrement à la patrie. Les écrivains étudiés ici essaient de créer un climat de ferveur irrationelle dans laquelle la France devient une force mystique et divine, au-dessus de la raison humaine. Le nationalisme se manifeste comme une foi religieuse dans les romans de la guerre et cette foi s'exprime dans certains motifs que nous tracerons à travers ces oeuvres. Le premier de ces motifs que nous allons étudier est celui de la terre sacrée et de ses morts. Pour Maurice Barrès cette idée explique l'importance de l'enracinement, mais dans les romans de Des Vignes-Rouges, de Bertrand, de Philippe Barrès, de Malherbe et d'Escholier, elle vient à l'appui de la morale nationaliste.

La terre et les morts

Dans Bourru, soldat de Vauquois de Jean Des Vignes-Rouges le narrateur déclare son intention de révéler l'âme du simple soldat[15]. Il veut démontrer que le "poilu" est un personnage héroïque d'instinct qui agit pour sauver la patrie. Le personnage central, Bourru, représente le paysan qui, devenu soldat dans l'armée française, devient, sans s'en rendre compte lui-même, ennobli par la guerre et accepte volontiers "la sainte besogne"[16] qu'elle lui impose.

Dans ce roman, dont le thème principal est la religion de la patrie, le motif de la terre et les morts joue un rôle important. Les soldats dont il s'agit ici sont ceux qui attaquèrent et finalement prirent

après avoir subi de grandes pertes la colline de Vauquois. Cette colline aux yeux des soldats devient sacrée. C'est une "terre promise"[17]. Les soldats acceptent la mission sacrée qui est de délivrer "la divine prisonnière"[18].

Dans Bourru une signification sacrée s'attache à toutes les actions de la guerre, même le fait d'avaler la terre qui jaillit à cause des explosions d'obus:

> Les hommes crient... la terre jaillie des explosions entre dans leur bouche grande ouverte... ils en avaient - communion vivifiante: ... une énergie surhumaine les poussent plus loin.[19]

La terre ici possède le même pouvoir que l'hostie. Elle inspire les hommes et les anime par une ferveur surhumaine. Il est évident que l'auteur considère la guerre comme un événement surnaturel imposé aux hommes par quelque pouvoir divin, plutôt qu'une affaire sous le contrôle des hommes.

La terre de la France est considérée d'autant plus sacrée à cause des morts qui y gisent. Nous retrouvons dans ce roman cette idée si chère à Barrès et à d'autres patriotes. Si dans Bourru il y a plusieurs scènes où il s'agit d'enterrements ou de cadavres à chercher des Vignes-Rouges ne s'arrête pas sur les détails macabres, mais passe tout de suite à la leçon morale qu'enseignent tous ces morts. Bourru, qui est de corvée un soir, doit chercher des corps de soldats tués à l'attaque. Il arrive à maîtriser ses émotions et le cadavre devient pour lui "une grande idée humaine". Grâce à cette corvée il comprend que

> toute la terre foulée par les hommes est de la cendre des morts. Patrie terre de nos pères, terre de nos frères aussi, celui-là qui a enseveli des

> compagnons d'armes dans la colline
> sait quelle tendresse on peut avoir
> pour la terre sacrée.[20]

Plus loin l'auteur exprime ses idées sur le pouvoir des morts. Il y a une communion entre les morts et les vivants. Le soldat trouve son inspiration auprès des tombes. Ce sont les morts qui le poussent au sacrifice, et qui servent d'exemple:

> Ainsi la glorieuse lueur des soldats
> morts pour la patrie devrait éclairer
> les vivants afin de mettre en relief
> les vertus propres à chacun.[21]

Il est intéressant de noter que seulement les morts français, selon Des Vignes-Rouges, possèdent ce grand pouvoir. Quand il s'agit des Allemands tués par les obus, la seule remarque de Bourru est que "ça n'est jamais perdu de mettre de l'engrais dans la terre"[22].

Des Vignes-Rouges comme d'autres écrivains nationalistes, à force de définir l'existence de l'homme par rapport à ses ancêtres et leur terre natale veut refouler l'individualité humaine. Le simple soldat dans ce roman n'a pas d'existence individuelle. Ses actions, nous dit le narrateur, sont les actions de la volonté générale. "Bourru n'est rien là-dedans qu'un fétu emporté par le vent."[23]

<u>L'Appel du Sol</u> d'Adrien Bertrand (1916), comme <u>Bourru</u>, nous donne un tableau de la guerre vue par des officiers plutôt que par de simples soldats, mais c'est un tableau plus réaliste que celui qui est donné par Des Vignes-Rouges. Bertrand décrit non seulement les exploits héroïques des soldats français mais aussi les misères de la guerre - les retraites, les paysans qui fuient devant l'invasion, les blessures terribles que subissent les hommes. Aussi l'auteur se permet de critiquer le commandement à cause du manque de matériel et de faire quelques observa-

tions sur les gens à l'arrière "qui ne se souviennent point de nous, qui s'ingénient à ne point grossir nos rangs, qui édifient des fortunes scandaleuses sur nos cadavres."[24]

Pourtant L'Appel du Sol est avant tout un roman patriotique dans lequel les soldats sont des héros par instinct. L'auteur cherche à expliquer pourquoi les hommes tiennent malgré la souffrance. Les trois personnages principaux sont des officiers qui forment une sorte d'Union Sacrée entre eux et qui meurent tous pour la patrie. Le capitaine De Quéré, qui avant la guerre était destiné au sacerdoce, le lieutenant Fabre, qui a trouvé sa raison d'être grâce à la guerre et le sous-lieutenant Vaissette, ancien professeur de philosophie aboutissent après maintes discussions ensemble à la même conclusion - l'amour de la France est le plus fort de tous les sentiments. Tous les trois ont une vénération pour la patrie et ils sont prêts à mourir pour elle.

Pendant leurs discussions les officiers essaient de comprendre comment les hommes arrivent à supporter les conditions terribles de la guerre sans fléchir, car ils sont surpris par la résistance merveilleuse de ces êtres incultes qui sont incapables de comprendre la grandeur de la cause qu'ils soutiennent mais qui sont prêts à lutter pour elle jusqu'au bout de leurs forces. Les officiers expliquent cette résistance par l'influence de la terre elle-même. Les soldats font partie de la patrie. Quand Vaissette demande à un de ses hommes pourquoi il se bat, il reçoit la réponse: "C'est nous qui avons raison, puisque la France c'est nous. Alors je me ferai tuer s'il le faut. C'est mon idée."[25]

Bertrand essaie de montrer que le simple soldat ressent par instinct ce que les officiers constatent plus tard. Une force invisible soutient les hommes pendant les batailles et sous les bombardements:

> Mais une force immense qu'ils ne comprenaient pas était emparée d'eux, les poussait à l'action. Nul ne songeait à marchander son sacrifice. Ils étaient le jouet des événements et du destin. Ils obéissaient à l'appel du sol.[26]

Nous avons l'impression ici que toute la volonté individuelle des hommes a été reprimée. Ils obéissent à l'appel d'une force divine qui dirige toutes leurs actions. Comme Des Vignes-Rouges, Bertrand semble dire que les hommes en tant qu'individus n'ont pas d'importance. Il n'y a que la patrie qui compte. Le devoir des hommes est de la protéger et de l'adorer:

> Aux fleuves de couler indéfiniment comme l'histoire d'un peuple, aux arbres de se développer à chaque printemps leurs frondaison nouvelle, aux générations qui se suivent d'être les gardiennes sacrées de la Patrie.[27]

Ainsi l'auteur exprime l'idée que les hommes font partie de la terre de la même façon que les fleuves et les arbres. Comme les autres écrivains patriotiques il attache de l'importance au fait que la majorité des simples soldats sont des paysans qui ont une affinité avec la terre. Il lui semble naturel que les hommes donnent leur vie à cette terre. En expliquant la volonté de tenir chez les soldats par l'appel du sol Bertrand fait de l'homme un être qui agit par instinct. Ce n'est pas sa volonté qui le rend capable de subir la dure épreuve de la guerre, mais une force extérieure, la patrie.

Non seulement les hommes mais aussi les officiers obéissent à la religion de la patrie. De Quéré avoue qu'il confondait sa foi catholique avec son amour pour le pays, mais que maintenant il comprend la différence. Il déclare qu'il mourra non pour le christianisme, mais

pour le pays. Vaissette dont la seule foi avant la guerre était l'amour de l'humanité reconnaît l'influence de la patrie. C'est pourquoi il dit "la puissance du sol s'est faite chair en nous."[28] Ainsi la patrie s'élève au-dessus des autres idéaux. Elle possède le pouvoir de réconcilier les hommes et de les unir dans une même foi en les assimilant à elle.

La Flamme au poing d'Henry Malherbe (1917), tout en admettant les souffrances réelles des soldats, dépeint la guerre comme une purification de l'homme. Chez Malherbe mourir pour la patrie c'est une honneur qui apporte l'immortalité. Dans un tableau allégorique il fait parler la mort:

> Lorsque vous aurez deposé le poids douloureux de votre chair, vous deviendrez les feux errants et purifiés, les gardiens suprêmes et cachés de vos campagnes et de vos amitiés. Ceux qui ont vécu en France, ce coin favorisé de la terre flottent encore dans son atmosphère bénie.[29]

Dans La Flamme un lien étroit est formé entre l'homme et la terre de sorte qu'une métamorphose se produit et le narrateur nous dit que "c'est la terre française elle-même qui se défend et déverse sur l'ennemi par de longs tubes gris sa flamme vengeresse et la mort."[30] Plus loin, on a l'impression que les soldats ont perdu tout à fait leur individualité et qu'ils se sont assimiliés à la France. Il n'existent qu'en tant qu'éléments de la patrie:

> Ces soldats habillés d'un bleu clair, trempés de boue blonde, sont le ciel et le sol de la France en action. La terre mouvante et l'azur léger du pays ont fait surgir à leurs couleurs, à leurs images ces défenseurs invincibles et faits d'un morceau de notre glèbe et d'un morceau de notre firmament.[31]

On dirait ici que la terre, comme Dieu, est capable de créer des hommes à son image. Les morts et les vivants sont rattachés par leur affinité avec la terre:

> Les morts et les vivants de nos armées combattantes sont déjà reliés au même mystère originel, englués dans la même glaise.

Malherbe essaie de donner un sens mystique à la vie des tranchées. Il transforme la boue réelle en ce limon symbolique à la base duquel le premier homme avait été formé. C'est l'idéalisation et la sanctification d'une expérience effrayante.

Chez Philippe Barrès, par ailleurs, le motif de la terre et les morts subit une transformation. Dans La Guerre à vingt ans publié en 1924 les champs de bataille sont rendus sacrés à cause de l'héroïsme des morts qui y gisent. C'est le cas de Perthes, Beauséjour, Massigues et la butte de Tahure:

> Devant ces fameux calvaires français
> le jeune soldat respire comme un croyant
> qui touche la terre du Mont des Oliviers.[32]

Ce roman exprime la nostalgie de l'auteur pour la gloire et l'héroïsme de la guerre. Le culte des morts devient donc un culte des héros morts pour la patrie.

Dans Le Sel de la terre, publié en 1925, Raymond Escholier exprime l'idée que la terre de la France est sacrée aux yeux des soldats qui la défendent. Le héros du roman, Bussières, est un intellectuel qui s'est devoué entièrement à la cause patriotique. Pour lui la France est une personne vivante, une réalité qui vaut le sacrifice de la vie. Ce sentiment a ses origines dans la terre même. Tous les personnages sont liés à la terre à cause de leurs origines sauf Bussières, parce que

nous dit le narrateur, son tempérament janséniste l'a préparé pour une vie de souffrance et d'abnégation dans le service de la patrie. L'expression "le sel de la terre" s'applique aux soldats parce qu'ils sont les apôtres de la patrie mais aussi parce qu'ils deviennent par leur mort mêlés à la terre. Parfois les sentiments ou les actions des soldats font réagir la terre. Elle prend un visage humain, tandis que les hommes eux deviennent une force de la nature.

C'est l'amour de la "petite patrie", c'est-à-dire leur coin de la France, qui donne aux soldats la force et le courage de résister à l'ennemi. Cet amour a une qualité mystique qui les remplit d'un pouvoir surnaturel:

> Eux aussi, à cette heure crépusculaire se sentaient une de ces forces de la nature que rien ne peut vaincre.[33]

Escholier, comme Bertrand et Malherbe, ôte à l'homme ses qualités humaines en faisant de lui une force de la nature. Par contre dans ce roman la terre est transformée en une créature sensible. C'est aux moments les plus chargés d'émotion que la terre et la nature semblent sensibles aux hommes. La nature compatit aux souffrances humaines:

> Le vent sanglote, la forêt meurtrie se lamente, le ciel pleure. La Passion des hommes n'a pas pris fin.[34]

L'homme dans Le Sel est exalté par la guerre. La nature lui rend hommage:

> Le soleil de France, qui saignait entre les branches, parut s'incliner devant les montagnards comme un drapeau de pourpre.[35]

Le motif de la terre et les morts se trouve dans les arguments de Bussières quand il essaie de gagner à la foi patriotique l'abbé Servat

qui se montre sceptique. Bussières a trouvé la réponse qu'il faut donner aux jeunes quand à l'avenir ils chercheront des raisons pour défendre la France:

> Ce sol est bien à toi puisque les tiens
> y gisent. Laisseras-tu jamais fouler
> par l'étranger, cette cendre ensanglantée
> qui forma ton coeur?36

Dans l'esprit de Bussières l'homme et la terre sont inextricablement liés. L'homme a le devoir de protéger le sol où gisent ses ancêtres, car ce sol est le limon qui forme les fils de la patrie. A la fin du roman Bussières meurt pour son pays, il est brûlé dans sa tranchée et ses cendres sont assimilées au "sol sacré de la patrie". Puisque ces paroles sont les dernières du roman elles laissent l'impression que malgré le sentiment d'absurdité exprimé parfois et malgré tous les arguments de Servat, c'est le sentiment nationaliste qui domine à la fin du livre.

Dans ces oeuvres nationalistes qui expriment un sentiment de religion patriotique, la plupart des motifs de la terre sacrée suggèrent une sorte de symbiose entre l'homme et la terre. La terre a crée l'homme pour qu'il la serve et la défende. L'homme puise de la terre sa vie et sa raison d'être. Il y a un certain sentimentalisme envers le paysan devenu soldat. Ces hommes qui sont liés au sol par leur métier défendent instinctivement leur patrie. Cependant ce n'est pas seulement les gens incultes qui sont soumis à la force mystique de la patrie. Les officiers dans le roman de Bertrand, l'intellectuel Bussières, et le narrateur de La Flamme au poing tous obéissent à cette force qui les empêche de chercher les raisons de faire la guerre.

La déesse France.

Dans ces romans qui reflètent l'esprit nationaliste, l'amour de la patrie est élevé au niveau d'une religion et est transformé en un culte de la déesse France. Cette déesse a droit au sacrifice des vies humaines. Les écrivains patriotiques dépeignent l'homme consentant à ce sacrifice suprême sans hésitation. Le motif de la déesse France paraît dans les oeuvres de Des Vignes-Rouges, de Bertrand et d'Escholier. Parfois elle est représentée comme une déesse paiënne avide de sang, parfois elle porte le visage du Christ.

Dans Bourru, pour de nouvelles recrues qui viennent combattre à Vauquois la colline prend la forme d'une déesse. C'est "une blanche apparition" qu'on doit approcher avec précaution et "il faut se rendre digne du terrible baiser qu'elle vous donnera."[37] Quand un bombardement allemand venant de l'autre côté de la colline terrasse les soldats, c'est comme si la déesse s'était fâchée:

> Ils frémissent: est-ce d'adoration ou d'épouvante? D'autres n'ont pu supporter la redoutable vision; terrassés par le regard de la déesse, ils se sont affalés dans la tranchée et grattent le sol machinalement.[38]

Ici encore la guerre est traitée comme un événement surnaturel. Toute l'affreuse réalité de la vie aux tranchées est transformée en une expérience mystique.

Dans l'Appel du Sol la patrie est également présentée au lecteur comme une déesse qui accepte les sacrifices qu'on fait pour elle:

> Le sol reprenait ses fils qui venaient de mourir pour lui. Il avait exigé le grand sacrifice. Il avait bu le sang des victimes, tombées sur les herbes, les sillons ou les javelles comme sur des autels. Il les recueillait en son sein impassible et paternel.[39]

Ici la France paraît comme une déesse des âges primitifs. Bertrand donne l'impression que les bons fils de la patrie ont mérité le repos éternel en versant leur sang pour assouvir la soif de leur déesse. Plus loin dans ce roman la France est comparée au Christ. De Quéré croit tellement à la mission rédemptrice de son pays qu'il le voit à l'image du Christ.

> Cette terre de France, affirma De Quéré, a gravi son calvaire afin d'atteindre les beautés pascales de l'éternelle résurrection.[40]

Ici les souffrances des soldats sont transposées et deviennent les souffrances de la France, de sorte que l'expérience de la guerre est élevée au-dessus du plan humain. La souffrance humaine devient le martyre d'un être mystique.

Ce même motif paraît dans Le Sel de la terre. Dans ce roman aussi la souffrance des soldats blessés est intégrée dans le martyre de la France. Celle-ci est "la patrie française au flanc béant, mystérieuse, blessée toujours debout grâce au sacrifice de tant de morts."[41] Dans l'esprit de Bussières la douleur humaine représente la passion du Christ. Ce rapport lui devient évident quand il assiste à l'office funèbre du lieutenant Dervieux et "d'autres saints de la patrie." Il se rend compte que "la grande passion des hommes faisait cortège à la passion du Fils de Dieu et lui restituait son sens littéral."[42] C'est en écoutant la litanie entrecoupée par des plaintes des blessés que Bussières transpose dans son esprit la passion des hommes en celle de la France:

> Il lui semblait que la France entière lapidée, flagellée, couronnée d'épines, crucifiée mais toujours vivante suait le sang.[43]

La France ici est une personne vivante, martyrisée, un Christ sur la croix. Le cri "Maman, maman" d'un pauvre soldat blessé, c'est pour Bussières "l'éternel appel, celui que dut entendre sur le Golgotha la mère de Douleurs."[44] De même que chez Bertrand la souffrance des hommes est transposée sur un plan surnaturel. Il se produit alors une métempsychose qui fait que l'existence de ces soldats devient celle de la France; ils ne sentent, ils ne souffrent que pour et à travers elle.

C'est dans une discussion avec le sergent Servat que la foi nationaliste de Bussières se manifeste. Servat, le prêtre paysan représente la voix de la raison. C'est lui qui, de la part des soldats, demande pourquoi ils se battent. Il avoue que s'il n'était pas soutenu par sa foi chrétienne il n'aurait pas pu supporter toutes les horreurs de la guerre. Il se montre sensible à l'absurdité de la guerre et aux souffrances inutiles qu'elle inflige. Les réponses de Bussières aux arguments de Servat sont pleines de ferveur patriotique. Comme si les rôles étaient invertis c'est Bussières qui, comme un prêtre fanatique, prêche la foi patriotique et c'est Servat qui se défend comme s'il s'agissait d'un non-croyant. Bussières explique que tous les soldats sont animés par une seule religion, celle de la patrie:

> Ces anarchistes, ces communistes, ces athées libertaires (...) ne voyez-vous pas, Servat, qu'une pensée religieuse les animait - celle de la France révolutionnaire à défendre. (...) C'est l'éternel honneur de la patrie française que le libre penseur comme le catholique, le jacobin comme le royaliste aient chacun des raisons profondes de lui sacrifier ce que l'homme a de plus cher la vie.[45]

Ici Bussières montre sa croyance dans l'Union Sacrée, cet idéal qui a fait oublier les différences et qui a réuni les hommes dans une même foi. Ses paroles retentissantes font penser aux sentiments exprimés par

Maurice Barrès dans Les Diverses familles spirituelles de la France.[46] Nous voyons ainsi qu'en général dans l'esprit nationaliste la France elle-même devient une religion. C'est une déesse à deux visages. Parfois, toute puissante, elle exige que ses serviteurs lui fassent sacrifice de leur vie, parfois, martyre, on se sacrifie pour elle par amour. Le motif de la déesse France comme celui de la terre et les morts qui y sont ensevelis produit l'image de l'homme soumis à une force qui l'impose sa volonté. Il cesse d'être un individu et il n'a d'existence que dans la patrie.

La croisade et les chevaliers

Dans l'oeuvre patriotique la guerre est souvent représentée comme une croisade dans laquelle la France est le pays du droit et de la civilisation qui lutte contre la barbarie allemande. Les soldats français deviennent des élus, des hommes privilégiés qui ont l'honneur de se faire tuer pour une cause sainte. Les romans patriotiques sont peuplés de ces chevaliers qui, après leur mort sont vénérés en tant que les saints de la patrie.

Dans Bourru le fait de défendre la terre sacrée rend les soldats supérieurs aux autres hommes. Ce sont des héros par instinct qui ne se rendent compte de leur héroîsme qu'en lisant les journaux, mais les civils des villages où ils prennent le repos les traitent comme des êtres supérieurs ou comme des seigneurs rentrant d'une croisade. Bourru et ses compagnons sont servis comme des rois. Des paysans qui voient partir un bataillon pour le front regardent les soldats comme si c'étaient des saints.

> Les paysans contemplent le convoi avec les yeux étonnés que l'on voit sur les images pieuses à ceux qui regardent un élu monter au ciel.[47]

Il y a un contraste frappant entre les scènes de l'arrière décrites par Des Vignes-Rouges et celles décrites par les écrivains pacifistes où les soldats loin d'être servis comme des rois, sont méprisés et exploités par les civils.

L'auteur de Bourru accentue l'effet ennoblissant de la guerre sur les soldats. Il semble que l'expérience de la guerre transforme ces hommes ordinaires. Il avoue qu'ils se plaignent de temps en temps, mais sans donner de détails. Il préfère raconter seulement les épisodes où les hommes sont courageux. Les soldats, qui font preuve d'une tolérance surhumaine, acceptent de mourir sans jamais avoir demandé les raisons de la guerre. Bourru est "le soldat sacré qui restera le type immortel du sauveur de la patrie."[48]

Dans l'Appel du Sol de Bertrand la patrie devient une religion et la guerre même devient une croisade. Elle est considérée comme un bienfait pour la France et pour l'humanité. La guerre ennoblit les hommes:

> La guerre est la honte de l'humanité si on la considère en elle-même; elle en est la sanctification si on la voit dans le coeur de ceux qui la font.[49]

Voici une idée souvent exprimée par les nationalistes, celle de la guerre régénératrice. On voyait dans cette guerre un moyen de purifier les Français tombés dans la décadence à cause des institutions démocratiques et des idées libérales. De Quéré, le capitaine catholique, bénit la guerre pour cette raison. On nous dit qu'il "croyait à l'invincibilité de nos armes, à la purification par le feu et le sang de nos propres tares et auprès des autres nations à notre mission rédemptrice, ad majoram Dei gloriam."[50] Le capitaine exprime ici une autre idée chère aux nationa-

listes, celle de la France, pays du droit et de la civilisation, pays favorisé par Dieu, luttant contre les barbares afin de sauver le monde. Les paroles de ces officiers donnent l'impression que la guerre a été envoyée par Dieu pour que les Français puissent accomplir la mission décrétée pour eux par le destin. Bertrand comme les autres romanciers patriotiques idéalise la guerre en la mettant hors du contrôle des hommes. Il cherche à l'expliquer comme un événement surnaturel.

Pour Malherbe aussi la guerre est un "trouble cosmique"[51] et les soldats sont les "esclaves irreductibles d'une cause tragique dont ils sentent obscurément l'urgence et la grandeur."[52] Il semble que l'auteur cherche à accepter la guerre en la voyant comme un événement mystérieux dont les causes sont hors de la portée de l'intelligence humaine:

> Nous accomplissons une besogne mystérieuse et peut-être formidable. D'instinct nous devenons des éxécutants précis et disciplinés. Si le but secret vers lequel nous allons n'était pas noble, vaste nous n'agirions pas ainsi. Quand serons-nous assez perspicaces, assez dignes pour entrevoir les mobiles exacts de tant de violences imposées par le destin?[53]

On se demande si, comme le fait Tison-Braun à propos de cette idée de Malherbe "chercher de si loin un sens mystérieux à la guerre, n'est pas avouer que sur le plan humain elle n'en avait plus."[54] En effet l'auteur écrivant en 1917 à l'époque des mouvements défaitistes semble répondre à ceux qui trouvaient la guerre absurde, qu'il ne faut pas chercher des raisons de combattre, car cette guerre a été envoyée par le destin et les hommes sont trop petits d'esprit pour la comprendre. L'homme est ainsi réduit à n'être qu'un jouet des dieux.

Pour Philippe Barrès aussi, la guerre était un événement surnaturel dont le souvenir le remplit de nostalgie. Il explique ainsi ses raisons

d'écrire La Guerre à vingt ans:

> Il nous a semblé que nous étions livrés à un phénomène cosmique. Est-ce trop ambitieux d'y vouloir retourner en esprit pour tâcher de saisir dans cette puissante brûme de rêveries, dans cette mer de ténèbres les éléments qui marquèrent jusqu'à l'âme tant de jeunes Français?[55]

Pour Barrès ces éléments sont l'exaltation, la gloire et l'héroïsme. Dans son esprit la gloire militaire devient une religion. Dans La Guerre à vingt ans les soldats de la France sont des croisés dont la tâche est de défendre leur pays contre la barbarie et de se prouver dignes de leur mission. Ce roman donne souvent l'impression que tous les soldats avaient hâte de se lancer à l'attaque et de mourir pour la patrie. Alain, le jeune officier qui est le narrateur n'éprouve que rarement les moments de désespoir et ces moments sont très vite oubliés dans l'exaltation qu'il éprouve pour les exploits guerriers.

Dans ce roman même les instruments de la guerre prennent un caractère religieux. Pour Alain une mitrailleuse est "une petite divinité" et quand il est malade à l'hôpital et qu'il se laisse emporter par un mouvement de désespoir, le canon le rappelle à son devoir:

> Mais soudain comme la déesse rappelle le fidèle qui s'égare, le canon grandiose gronde à travers la nuit.[56]

Comme pour Bussières dans Le Sel de la terre, pour Alain le livret sur l'attaque représente un bréviaire. La fumée et les bruits de la bataille lui sont plus émouvants qu'une cérémonie religieuse. Il se demande "quelle musique vaut cette rumeur? Quelle encens vaut cette fumée?"[57]

Pour Barrès comme pour la plupart des romanciers patriotiques les

soldats français sont les chevaliers du droit qui défendent leur pays contre les barbares. Alain voit les Français et les Allemands comme deux espèces différentes, même dans la mort:

> Puis son esprit se tait devant ces deux héroïsmes. Le cadavre vert, intrus comme un mongol dans la plaine française, avili de ferocité, n'est qu'une triste chose humiliée à côté de nos morts si purs qui rayonnent en se défaisant.[58]

Dans la mort,paraît-il, les soldats français ont l'apparence de saints. Ceci n'est pas le seul cas ou Barrès emploie des termes exagérés pour accentuer l'héroïsme ou la gloire des soldats français. Alain est tellement fier de ses hommes qu'il va jusqu'à dire:

> Un seul coeur, une seule vie dans la balance, pour que vous vous donniez votre coeur, votre vie. Soldats français, élite humaine, ce n'est pas vous qui eussiez crucifié Jésus.[59]

Nous avons ici encore un exemple de l'idéalisation d'un sentiment essentiellement humain, la compassion du soldat pour son camarade blessé qui gît sur le champ de bataille. Dans ce roman les soldats sont sanctifiés. Les plus jeunes soldats n'aspirent qu'à une chose, être dignes de ceux qui sont morts déjà pour la patrie, de suivre dans leurs pas et d'accomplir leur tâche.

Dans ce roman la France n'est pas une réalité physique. Alain lui-même l'appelle une abstraction. Ce qu'il adore et ce qu'il transforme en une religion, c'est l'incarnation de ce pays dans ses soldats[60]. Le jeune aviateur, Vermain, incarne la vengeance française. Au front Alain sent vibrer autour de lui l'enthousiasme français. Vers la fin du roman, son expérience de la guerre terminée, il réfléchit sur le grand sentiment qui l'avait emporté:

> Le grand sentiment de la France en péril d'une France qu'on touchait, respirait: la terre des tranchées, c'était sa chair, la voix du 75 c'était sa voix, il y avait un peu de son regard - ô muette Marseillaise si vraie - dans les yeux des camarades qui franchissaient le parapet.[61]

Les soldats dans ce roman n'ont pas d'existence individuelle. Il vivent pour la France. C'est la France en péril qui a fourni au tempérament romanesque d'Alain la cause sainte pour laquelle il lutte. En même temps il peut passer des épreuves pour se montrer digne de la gloire. Il agit comme un chevalier du moyen âge qui glorifie sa dame et qui va chercher en son nom sa propre gloire. Alain se sent exalté par la guerre qui est pour lui une expérience mystique. Il éprouve des sentiments de joie et d'honneur à l'idée de se battre pour la France:

> Quel début dans la vie. Se voir confier la plus haute tâche et pour en être digne n'avoir besoin que d'aimer.[62]

Dans ce roman la beauté du courage des soldats l'emporte sur la misère. Un soir Alain parle avec ses amis, d'autres jeunes officiers comme lui. Ils contemplent le paysage dévasté et ils y puisent la force:

> Mais de la ruine de toutes ces beautés s'élève une beauté suprême: la cri du courage malgré tout. Et volontiers ils tomberaient à genoux en adoration devant cette grandeur. Ils forment des voeux pour que les chefs les lancent bientôt à l'attaque, à la gloire la plus haute.[63]

Ces hommes semblent aimer la guerre qui leur a fourni une occasion merveilleuse d'exploiter leurs sentiments chevaleresques. Dans son enthousiasme pour la vie guerrière Barrès, contre toute vraisemblance, prête aux simples soldats les mêmes sentiments que ceux qu'éprouvent les officiers. Il transforme les sentiments personnels en une foi et il veut que cette foi anime tous les combattants.

Dans Le Sel de la terre aussi, l'armée est vénérée. Bussières entre dans sa nouvelle religion comme un moine dans un cloître. L'éducation du soldat devient pour lui "un noviciat"[64] et il éxécute les mouvements de l'école du soldat "comme les exercices d'une religion."[65] Il se soumet avec bonne volonté à ce nouvel ordre convaincu que le salut de la France dépend de la théorie militaire. Sa "volupté de la douleur et du sacrifice"[66] rappelle des fanatiques religieux. Il semble considérer la guerre comme une épreuve envoyée par le ciel qui donne aux hommes l'occasion de s'ennoblir par la souffrance. Ainsi la guerre elle-même devient une religion avec ses rites sacrés.

Brûlé dans sa tranchée par des grenades incendiaires lancées par l'ennemi, Bussières subit l'épreuve et prend sa place parmi les saints de la patrie. C'est l'abbé Servat, qui, le lendemain va chercher les restes, guidé par le brancardier Cabirac:

> Cherchant vainement des yeux un vestige, une relique, Cabirac et l'adjudant s'agenouillèrent. Tout n'était que cendre. Cette cendre fraternelle, l'abbé Servat d'un geste la bénit. Puis il se releva et sortit. Le jour s'était levé. C'était de nouveau le soleil de France, l'air tendre l'alouette. Il n'y avait plus qu'un peu de poussière sur le sol sacré de la patrie.[67]

Bussières est mort comme un martyr pour sa cause - la patrie. Il a agi selon sa foi, luttant jusqu'au bout et retournant finalement à cette terre qui avait été sa raison d'être. Il est devenu lui-même un personnage saint. Servat cherche "une relique". Il s'agenouille pour bénir la cendre comme s'il rendait hommage à ce qui restait de son ami, qui maintenant fait littéralement partie du "sel de la terre".

Tous ces chevaliers avides de gloire et ces saints de la patrie qui peuplent les romans patriotiques ont une qualité irréelle, car ils sont

enveloppés dans leur foi mystique et ils semblent célébrer les rites d'une religion plutôt que d'agir comme des individus pris dans une catastrophe. La guerre est idéalisée par ces romanciers qui ne s'intéressent qu'à trouver une leçon morale dans les événements.

Dans le motif de la croisade la guerre est un but en elle-même. Si la mystique de la patrie ne suffit pas à ceux qui demandent pourquoi ils se battent, on leur offre la mystique de la guerre. Non seulement les hommes ont-ils une occasion de se sacrifier pour la patrie, mais aussi peuvent ils trouver leur régéneration dans la purification par le feu.

L'ennemi barbare.

Puisque dans l'esprit nationaliste la France est traitée comme le seul pays chrétien,il faut transformer l'ennemi en infidèle. Dans l'oeuvre patriotique l'ennemi est tout aussi irréel que les chevaliers et les saints de la patrie. En général les soldats allemands sont dépeints comme des êtres inhumains ou soushumains. Parfois le mot ennemi signifie une force surnaturelle qui menace la France.

Dans Bourru il n'y a pas de compassion pour l'ennemi qu'on traite de barbare ou d'être sous-humain. Seul le soldat français est digne de respect.

Dans l'Appel du Sol les Français sont considérés comme des élus et l'ennemi par conséquent est un être inférieur. Pour Bertrand, les Allemands sont des barbares qui ont emprunté de la civilisation romaine leur génie d'organisation. Il semble avoir pris l'idée de Maurras que tout ce qui est étranger est mauvais sauf quelques éléments empruntés à la civilisation romaine dont la France est l'héritière principale. Puisque les Français sont de nature supérieure ils peuvent dans ce roman se montrer

magnanimes envers les prisonniers allemands:

> Ils les absolvent en la profondeur de leur âme, comme la terre, qui a fait pourtant elle-même les patries, rassemble les corps de tous les ennemis dans son sein.[68]

Pour Bertrand les patries ne sont pas crées par les hommes, mais par la nature.

D'autres romanciers sont moins magnanimes envers l'ennemi. Malherbe dans La Flamme traîte les Allemands de microbes "d'humanité inachevée" ou d'une "horde envahissante."[69]

Dans La Guerre à vingt ans Alain voit les allemands comme des barbares qui veulent éteindre la lumière de la France. Il ne les considère pas comme des chrétiens. Ils ont même selon lui des traits asiatiques. Parfois il a du mal à les considérer comme des êtres humains. Ce sont des créatures qui veulent couvrir la France de leur barbarie. Même les noms lus sur une carte allemande dans une tranchée reconquise ont un aspect sinistre:

> Wotan, Brunehilde, tranchée des Walkyries. Voilà les noms inscrits sur cette carte ennemie, les noms étranges dont le monde de l'est en déferlant, veut rebaptiser la terre française.[70]

Plus loin ce pays barbare semble prêt à répandre sa noirceur sur la France:

> Loin à gauche, vers les monts, une énorme contre-attaque roule dans l'ombre naissante prestigieusement accompagnée d'un grand souffle d'ôrage et d'une barre de nuages noirs. Est-ce le sursaut de la gigantesque nation ebranlée ce matin? la ruée de Walhalla.[71]

On a un peu l'impression ici d'assister à un opéra de Wagner plutôt qu'à une vraie scène de bataille. C'est que Barrès veut dramatiser la guerre pour faire de l'ennemi une force diabolique. La France est le pays de la lumière assailli par les dieux païens des Allemands. Barrès emploie

souvent des images de lumière et de noirceur pour souligner la différence entre la France et l'Allemagne. L'image de la cathédrale de Reims sert à illustrer cette idée:

> Et voilà cette place où la cathédrale jaillit toute vêtue de merveilles et mutilée, dorée de lumière et noircie par la fumée des incendies, horrible et sublime comme le cri du pays.[72]

Cette cathédrale est devenue le symbole du pays. Elle représente la gloire de la France atteinte par les coups de l'ennemi. L'oeuvre nationaliste associe souvent la France avec l'église et l'Allemagne avec la destruction des églises.

Le Sel de la terre contient cette même attitude envers l'ennemi. Bussières considère les Allemands comme "les bourreaux d'enfants, les destructeurs de cathédrales."[73] Ils sont aussi "imbus de mythologie rhenane."[74] Il parle toujours d'eux avec haine car, à la façon d'Alain dans le roman de Barrès, il les voit comme des barbares inhumains infligeant des souffrances affreuses à la terre sacrée de la France.

Le motif de l'ennemi barbare exprime l'idée que l'ennemi est inhumain et ainsi on peut le tuer sans honte et même avec joie car sa présence souille la terre sacrée. Ce motif fait voir la guerre comme un conflit entre le bien et le mal. La France c'est le pays chrétien, le bien; l'Allemagne c'est l'infidèle, le mal.

Les chefs, grands prêtres du nationalisme.

La foi nationaliste telle que l'expriment les romanciers a ses grands prêtres tout comme les religions traditionnelles. Les chefs de l'armée jouent ce rôle. L'expression de l'attitude des soldats envers les chefs dans les romans patriotiques diffère sensiblement de celle exprimée dans les romans pacifistes. Dans ceux-là les chefs sont pour

la plupart respectés, aimés et même vénérés par leurs hommes.

Dans Bourru la seule récompense estimée par le soldat qui meurt sans plainte pour la patrie est l'approbation des chefs. La larme que verse le général pour les soldats tués et blessés produit une impression profonde:

> Et tous ceux que la mort frappait sur la colline, devinant que cette larme tombait sur eux, s'endormaient avec la sérénité du héros qui sait que son sacrifice a été compris.[75]

Ainsi les chefs sont devenus les représentants sur terre de la religion de la patrie. Les soldats se montrent reconnaissants envers leurs chefs qui "sur le champ de bataille, leur montraient le chemin du sacrifice."[76] L'officier dans Bourru a tendance à remplacer le prêtre en se chargeant de ses fonctions.

Dans l'Appel du Sol, aussi, les officiers sont des prêtres de la foi. Tous sont des hommes vaillants qui encouragent les soldats à se sacrifier. Lucien Fabre parlant à ses hommes avant une attaque est décrit comme "l'obscur interprète de la patrie."[77] Par lui les hommes deviennent conscients de leur devoir.

Dans La Guerre à vingt ans on ne prête guère attention aux aumôniers, mais les paroles des officiers sont presque sacrées. Les mourants au lieu de demander les sacrements veulent voir les officiers:

> Il [le commandant] nous raconta ses jeunes soldats de la Marne, qui, blessés, demandaient leurs officiers, et disaient, "Vous êtes venu, mon capitaine, merci, je suis content".[78]

Alain est sensible aux différences entre les officiers. Dans l'épisode où le bon soldat Bacon va être envoyé à la section de discipline pour être rentré tard d'une permission,Alain blâme les mauvais officiers

et loue d'une façon exagérée les bons:

> Bacon, mon frère brouillon mais excellent,
> comme ils abusent de ce que nous adorons
> la France, ces quelques chefs, qui
> contrarient, par leur étroit formalisme,
> le rayonnant apostolat des autres officiers.[79]

Ainsi il semble qu'aux yeux d'Alain les officiers sont doués d'un pouvoir quasi-religieux. Cette impression s'intensifie au dernier repas du commandant qui a lieu avant la dernière attaque de Champagne. Il y a,à ce repas,"un air d'office étrange et solennel." Quand le temps vient de faire les adieux,"à chacun il serre la main en lui disant un mot personnel, avec cet étonnant regard auquel on promet sans effort le sacrifice."[80] Cette scène c'est la cène de Jésus et de ses disciples (sauf que dans ce cas ce n'est pas le chef qui va à sa mort). Cette scène contraste avec celle où, un peu plus loin, l'aumônier arrive pour offrir la confession à deux ou trois hommes qui veulent l'entendre avant de partir pour l'attaque. Alain croit sentir leur pensée commune, "ce n'est pas si difficile de mourir."[81]

Les chefs, dans les romans patriotiques, sont des êtres supérieurs qui enseignent aux hommes la discipline de la religion patriotique. Ce respect des chefs fait partie de l'attitude générale exprimée par les écrivains nationalistes, c'est-à-dire une attitude de soumission. Dans ces oeuvres, l'homme obéit sans question à une force et une discipline irrationelles. Il vit dans un monde à part. C'est un monde où on lui impose tout un système de valeurs qui est censé le mettre dans la voie du salut. L'homme donne sa vie sans hésitation à une cause mystique qui dépasse souvent son entendement. La France fait figure de religion toute puissante et la guerre elle-même est une cause sainte. L'homme

semble avoir perdu sa liberté et son individualité. Il est enraciné physiquement et moralement dans le sol de la France. Il n'est pas capable d'exercer sa propre volonté, mais se soumet à celle de la patrie. Même ses souffrances deviennent une affaire de la collectivité, de la nation mystique. Il obéit à un code d'honneur afin d'atteindre l'état de grâce souhaité par les bons chevaliers de la patrie.

Tous les romans que nous venons d'étudier témoignent d'une religion patriotique. Bourru et L'Appel du sol décrivent l'enthousiasme et la foi du début de la guerre. La Flamme au poing publié en 1917 cherche une réponse au défaitisme et aux désillusions. La Guerre à vingt ans publié en 1924 exprime la nostalgie heroīque d'un jeune officier tandis que Le Sel de la terre publié la même année essaie de montrer que le patriotisme existait réellement chez certains soldats dont le tempérament y convenait. C'est peut-être une réponse aux écrivains pacifistes qui niaient l'existence de tout sentiment patriotique.

Ces romans, qui ne sont parfois que de la propagande nationaliste poussée au paroxysme, reflètent un certain état d'esprit qui, à mesure que l'affreuse réalité de la guerre se révéla, devint la cible des attaques pacifistes. Des écrivains comme Barbusse et Rolland s'acharnèrent dans un effort de démolir les mythes nationalistes et de présenter l'homme comme un individu capable d'exercer sa raison.

NOTES

[1] Jean-Jacques Rousseau, Du Contrat Social (Paris: Bordas, 1972), p. 218.

[2] "Hope, fear, hate in a time of insecurity and disintegrating values, these were fundamental in the growing nationalism. The nation became an answer to men's anxieties, a solution for their frustrations and a refuge in a time of trouble. For many it became the hopeful road to a heavenly city of the future upon this earth."
Boyd C. Shafer, Nationalism, Myth and Reality (London: Gollancz, 1955), p. 136.

[3] Jules Michelet, Le Peuple (Paris: Flammarion, 1974).

[4] Ernest Renan, Oeuvres complètes I (Paris: Calmann-Levy, 1947), p. 904.

[5] Girardet donne de nombreux exemples de manuels scolaires patriotiques. Raoul Girardet, Le Nationalisme français. 1871-1914 (Paris: Colin, 1966), pp. 70-83.

[6] Ibid., p. 18.

[7] Le mouvement boulangiste réunit les opposants du gouvernement entre 1885 et 1889.

[8] Micheline Tison-Braun, La Crise de l'humanisme. I (Paris: Nizet, 1958), p. 144.

[9] Maurice Barrès, Les Déracinés (Paris: Felix Juven, 1910).

[10] "J'ai ramené ma piété du ciel sur la terre, sur la terre de mes morts." Maurice Barrès, Scènes et doctrines du nationalisme (Paris: Emil-Paul, n.d.), p. 10.

[11] F.J.W. Hemmings, Culture and Society in France (New York: Scribner, 1971), p. 260.

[12] Agathon, Les jeunes gens d'aujourd'hui (Paris: Plon, 1913).

[13] Romain Rolland, Au-dessus de la mêlée (Paris: Ollendorf, 1915), p. 24.

[14] G. Demartial, La Mobilisation des consciences (Paris: Rieder, 1923), p. 145.

[15] Jean Des Vignes-Rouges, Bourru, Soldat de Vauquois (Paris: Perrin, 1917), p. 4.

[16] Ibid., p. 10.

[17] Ibid., p. 11.

[18] Ibid., p. 11.

[19] Ibid., p. 12.

[20] Ibid., p. 76.

[21] Ibid., p. 77.

[22] Ibid., p. 34.

[23] Ibid., pp. 12-13.

[24] Adrien Bertrand, L'Appel du sol (Paris: Calmann-Lévy, 1916), p. 31.

[25] Ibid., p. 116.

[26] Ibid., p. 163.

[27] Ibid., p. 188.

[28] Ibid., p. 194.

[29] Henry Malherbe, La Flamme au poing (Paris: Albin Michel, 1945), p. 84.

[30] Ibid., p. 135.

[31] Ibid., p. 155.

32 Philippe Barrès, La Guerre à vingt ans (Paris: Plon, 1924), p. 245.

[33] Raymond Escholier, Le Sel de la terre (Paris: Ferenczi, 1938), p. 68.

[34] Ibid., p. 44.

[35] Ibid., p. 58.

36 Ibid., pp. 106-107.

37 Bourru, p. 79.

38 Ibid., p. 83.

39 L'Appel, p. 210.

40 Ibid., p. 251.

41 Le Sel, p. 67.

42 Ibid., p. 127.

43 Ibid., p. 128.

44 Ibid., p. 128.

45 Ibid., p. 102.

46 Maurice Barrès, Les Diverses familles spirituelles de la France (Paris: Emil-Paul, 1917).

47 Bourru, pp. 78-79.

48 Ibid., p. 5.

49 L'Appel, p. 83.

50 Ibid., p. 134.

51 La Flamme, p. 145.

52 Ibid., p. 60.

53 Ibid., pp. 113-114

54 La Crise II, p. 75.

55 Philippe Barrès, La Guerre à vingt ans (Paris: Plon, 1924), p. 9.

56 Ibid., p. 78-79.

[57] Ibid., p. 289.

[58] Ibid., p. 138.

[59] Ibid., p. 283.

[60] Ibid., p. 229.

[61] Ibid., p. 304.

[62] Ibid., p. 304.

[63] Ibid., pp. 151-152.

[64] Le Sel, p. 23.

[65] Ibid., p. 25.

[66] Ibid., p. 93.

[67] Ibid., p. 156.

[68] L'Appel, p. 287.

[69] La Flamme, p. 107, p. 184.

[70] La Guerre, p. 92.

[71] Ibid., p. 301.

[72] Ibid., p. 209.

[73] Le Sel, p. 49.

[74] Ibid., p. 47.

[75] Bourru, pp. 13-14.

[76] Ibid., p. 210.

[77] L'Appel, pp. 125-126.

[78] La Guerre, p. 2.

[79] Ibid., p. 171.

[80] Ibid., p. 271.

[81] Ibid., p. 273.

CHAPITRE II

La résurrection de l'homme.

Chez certains écrivains il se produisit une réaction pacifiste contre "le bourrage de crânes." Ils voulaient s'opposer à l'idéalisation nationaliste de la guerre en montrant l'horrible réalité de la vie au front où les soldats pataugeaient dans la boue, souffraient du froid et risquaient à tout moment d'être anéantis par un ennemi qu'ils ne voyaient même pas. Les romans de Barbusse, Duhamel, Rolland, Dorgelès et Giono essaient de montrer la guerre comme un événement atroce et absurde qui réduit l'humanité entière à un état de barbarie. Parfois leur colère éclate dans une attaque directe contre l'esprit nationaliste et surtout contre les patriotes de l'arrière qu'ils tiennent responsables pour la sanctification de la guerre.

Dans les oeuvres considérées dans ce chapitre les écrivains cherchent à faire valoir l'homme en tant qu'individu et non comme un simple rouage utile au fonctionnement de la collectivité qu'est la France. L'oeuvre de Barbusse, Duhamel, Dorgelès et Giono s'oppose à l'idée nationaliste de la guerre glorieuse en montrant l'affreuse realité vécue par les combattants. Ceux-ci font preuve d'une telle grandeur d'âme au milieu de tant de souffrances qu'il en ressort un sentiment porteur d'espoir d'une amélioration de l'homme et du monde après la guerre.

Le sentiment humaniste et pacifiste, c'est-à-dire, la foi dans l'homme et l'opposition à la guerre, s'exprime, tout comme le sentiment nationaliste, par l'emploi d'un vocabulaire sacré, mais les motifs qui

parcourent l'oeuvre des romanciers qui sera étudiée ici accentuent ce qui est divin dans l'homme plutôt que le caractère divin de la nation. Ces écrivains essaient de démentir les mythes nationalistes. Ils montrent l'homme en lutte dans un paysage hostile, un paysage d'enfer. Martyr humilié, méprisé par ceux de l'arrière considérés par lui plus ennemis que les soldats allemands qui, après tout, partagent les mêmes souffrances, le combattant saisi par l'horreur de sa situation, essaie de comprendre ce qui arrive,de prendre son propre destin entre ses mains.

Les motifs employés fréquemment dans les oeuvres pacifistes servent à créer une image de la guerre qui est en contradiction avec celle dépeinte par les écrivains nationalistes. En opposition au motif de la terre sacrée nous trouvons celui de la boue; la guerre glorieuse et purificatrice des nationalistes est montrée comme un enfer absurde; la déesse France devient une bête de proie et le simple soldat n'est plus un héros, mais une triste victime dont l'ennemi est le civil de l'arrière plutôt que l'Allemand qui lui fait face.

La boue

Publié en 1916, Le Feu de Barbusse a fait le contre-pied au roman nationaliste de la guerre, car tout en acceptant la nécessité de cette guerre, cette oeuvre s'opposait aux patriotes fervents qui voulaient en faire une religion. Dans l'oeuvre pacifiste il n'y aura plus de vénération pour la terre sacrée, pas plus que le militarisme n'y sera vénéré. Dans Le Feu il n'y a pas de gloire militaire. La guerre y est considérée par les soldats eux-mêmes comme une affreuse absurdité où des millions d'hommes se battent, souffrent et meurent sans vraiment savoir pourquoi. Mais ce roman exprime aussi un sentiment d'espoir.

Barbusse, comme les romanciers patriotiques, espère que la guerre aura été utile à la France. Cependant il n'y voit pas une occasion pour expier les péchés de la nation, plutôt une occasion pour faire comprendre aux hommes qu'ils tiennent leur propre destin dans leurs mains.

Barbusse lui-même combattit dans la guerre comme simple soldat. Il dépeint dans Le Feu la vie aux tranchées vue par le poilu. Il accentue les souffrances physiques causées par le froid, les poux, la saleté, la boue ou la fatigue. Dans ses descriptions il y a une abondance de morts et de blessés. Les soldats se trouvent dans un lieu de désolation. S'ils se souviennent de leur vie d'autrefois c'est comme un reflet d'un paradis perdu. A la guerre ils sont au milieu d'un paysage de cauchemar. Les motifs les plus souvent employés dans Le Feu sont ceux d'enfer, d'apocalypse et de déluge.

La préface du roman, une sorte de vision apocalyptique de la guerre vue par les malades d'un sanatorium, prépare les scènes qui suivront. L'auteur décrit une plaine sous des nuages qui sont comme des "mauvais anges."[1] Sur cette plaine fourmillent des multitudes d'hommes, qui semblent enterrés vivants:

> Dans leur vision des formes sortent de la plaine, qui est faite de boue et d'eau et se cramponnent à la surface du sol, aveuglées et écrasées de fange, comme des naufragés monstrueux. Et il leur semble que ce sont des soldats. La plaine qui ruisselle, striée de longs canaux parallèles creusée de trous d'eau, est immense et ces naufragés qui cherchent à se déterrer d'elle sont une multitude.[2]

Dans Le Feu la terre devient symbole de l'ignorance et de la misère humaine. L'homme, en exerçant sa raison, essaie de s'échapper de cette terre qui s'acharne à l'enterrer vivant:

> Les exclamations sombres, furieuses de ces hommes enchaînés à la terre, incarnés de terre, montaient et passaient dans le vent comme des coups d'aile.[3]

Pour les personnages du Feu la terre n'a rien de doux ni de sacré comme dans les romans nationalistes. Le contact avec la terre des tranchées ne sert qu'à réduire les hommes à l'état primitif. Ils deviennent "des habitants des bas-fonds" et des "troglodytes sinistres."[4] La guerre leur fait perdre leur humanité. La civilisation semble en état de régression.

Dans Clerambault, publié en 1920, Romain Rolland aussi décrit le sentiment nationaliste et l'enthousiasme pour la guerre comme une régression de l'homme:

> L'homme s'est lentement dégagé du limon chaud de la terre. Il semble que son effort millénaire l'ait épuisé: il se laisse retomber dans la glaise.[5]

Rolland s'oppose à l'engloutissement de l'âme individuelle dans l'âme collective. Pour lui, en retombant dans la glaise de la terre sacrée l'homme s'abstient de raisonner, de penser pour lui-même. Il se laisse emporter par la volonté de la foule.

Dans Le Grand Troupeau de Giono, publié en 1931, la boue des tranchées représente l'engloutissement de l'homme, son assimilation à la terre et la perte de son identité, car les soldats dans ce roman ont l'impression d'être écrasés dans la boue surtout quand ils voient les morts, la bouche pleine de terre. Cette terre des champs de bataille dénudée d'herbe et d'arbres n'entretient qu'une vie immonde. "On avait enlevé de là-dessus toute la vie sauf celle des rats et des vers."[6] Elle est gavée de morts:

> La terre même s'essayait à des gestes moins lents avec sa grande pâture de fumier. Elle palpitait

comme un lait qui va bouillir. Le monde, trop engraissé de chair et de sang, haletait dans sa grande force.[7]

Dans ce roman l'homme, emporté par le tourbillon de la guerre, risque d'être dominé par la terre. Joseph, blessé au bras, a l'impression que sa vie se vide par le trou du coude et que l'air et la terre y entre:

Il lui semblait que l'air entrait dans lui par ce trou, qu'il n'était plus entier et bien ferme au milieu de l'air mauvais, mais que déjà tout cet extérieur de terre bouleversée, de feu, de poudre et de sang, tout ça commençait à entrer dans lui, et qu'au bout d'un peu (...) il allait se mélanger à tout ça.[8]

A l'arrière, la terre libérée des hommes revient à l'état sauvage et les mauvaises herbes envahissent les champs[9]. Ainsi la guerre, en enlevant les hommes de leurs travaux et en permettant à la nature de s'échapper à leur contrôle, a mis le monde dans un état de régression.

L'enfer et l'Apocalypse.

Dans l'oeuvre nationaliste la guerre est traitée comme un événement surnaturel qui donne aux hommes l'occasion de s'éprouver et de s'ennoblir. Dans l'oeuvre pacifiste aussi la guerre est traitée comme surnaturelle, mais c'est un événement envoyé pour le tourment des hommes.

Dans Le Feu l'expérience de la guerre devient un enfer pour les soldats. Leur vie est un cauchemar de flammes, de bruits fracassants et de fumées étouffantes. Souvent ils doivent descendre dans la terre, ce qui leur donne l'impression de s'engouffrer dans quelque abîme de l'enfer. La descente de l'escouade dans un boyau où se trouve la machine au projecteur est comparée à une descente dans l'enfer:

Nous descendons vers l'agitation de quelque infernale officine (...) Dans un crescendo diabolique de vacarme, de vent chaud et de lueurs, on roule vers la fournaise (...)

> On passe à demi aveuglés, brûlés devant le foyer rouge et le moteur noir dont le volant ronfle comme l'ouragan. On a à peine le temps de voir là des remuements d'hommes. On ferme les yeux, on est suffoqués au contact de cette haleine incandescente et tapageuse.[10]

Partout il y a des images d'étouffement, de feu et de bruit diabolique. Les soldats ont souvent l'impression d'être plongés dans un enfer et obligés de se mesurer contre des forces surnaturelles et surhumaines.

Mais il y a un ennemi pire que tous les autres, l'eau. A la fin du roman le champ de bataille est submergé par un déluge. Tout est englouti par la boue. Il semble aux petits groupes de survivants que c'est la fin de tout. Le narrateur reconnaît l'enfer qu'il redoute le plus:

> A une époque je croyais que le pire enfer de la guerre, ce sont les flammes des obus puis j'ai pensé longtemps que c'était l'étouffement des souterrains qui se rétrécissent éternellement sur nous. Mais non, l'enfer c'est l'eau.[11]

Dans Le Feu il n'y a plus d'images réconfortantes, plus de visions de la belle et douce France, comme aimait l'évoquer le roman nationaliste. Là, les soldats son entourés d'un paysage noir et hostile. Le chemin à Souchez que prennent le narrateur et son camarade Poterloo est comme "une effrayante vallée de misère où tout se sent le cataclysme."[12]

Quand les soldats dans leur tranchée regardent autour d'eux ils voient un paysage sinistre et menaçant:

> Nous voyons en haut de la colline la silhouette supérieure d'une rangée noire d'arbres d'enfer dont les racines terribles s'implantent dans le versant invisible où se tapit l'ennemi.[13]

Et quand les soldats meurent, ils ne sont pas accueillis dans la terre

comme des enfants revenus à leur maison à la manière des hommes dans les romans patriotiques. Ils sont tout simplement anéantis[14]. Les cadavres abandonnés à la surface se décomposent peu à peu et finissent par rentrer dans le sol. L'homme n'est pas lié fraternellement avec la terre, car elle aussi est son adversaire. La terre dans Le Feu semble guetter l'homme afin de l'attraper mort ou vivant.

Le motif de l'Apocalypse rend plus vivante encore la description de la guerre infernale. Ainsi les soldats dans l'oeuvre de Barbusse se trouvent au milieu d'événements dont l'horreur dépasse presque l'imagination et évoque l'Apocalypse.

Dans Clarté, publié en 1919, Barbusse peint un tableau d'horreurs plus exagéré que celui du Feu afin d'accentuer la souffrance causée par la guerre. Comme les soldats dans Le Feu, Paulin, le héros du roman, et ses camarades souffrent de l'enfer de la guerre avec ses flammes et ses abîmes, prêts à étouffer les hommes qui y entrent, mais ces hommes se résignent aussi avec la patience des martyrs aux sacrifices qu'on leur demande de faire.

C'est seulement quand il est près de la mort que Paulin commence à avoir une vue globale de la guerre. Blessé il reste sur le champ de bataille. Tout se calme autour de lui et il a l'occasion de réfléchir sur sa situation:

> Tout est consommé, tout a abouti là. C' est là en ce cercle étroit comme un puits que s'est arrêtée, de cercle en cercle, la descente aux fonds furieux de l'enfer, dans les lentes tortures et la fatigue inexorable et les rayonnements de la tempête. Nous sommes venus ici, parce qu'on nous a dit d'y venir. Nous avons fait ce qu'on nous a dit de faire. Je pense à la simplicité de notre réponse au Jugement dernier.[15]

Paulin exprime l'idée que les hommes au front subissent les tourments des damnés non pour leurs propres péchés, mais pour avoir obéi aux ordres. Plus tard il reprochera aux hommes cette passivité qui les empêche de sortir de leur esclavage. La vision de Paulin continue dans le chapitre intitulé "De profundis clamavi," et lui révèle le premier chaos, puis les premiers hommes qui se groupent dans une société. Bientôt les guerres commencent et la vision devient semblable à des scènes d'Apocalypse. Tout n'est que destruction, flammes et souffrances. Les canons ressemblent aux "clairons d'apocalypse."[16] Les hommes sont pris dans les flammes:

> Au milieu du lac de flammes des agglomérations vivantes surnagent sur quelque radeau, se tordent comme des anges de damnation.[17]

Ces motifs expriment l'idée que la guerre représente la fin de la civilisation humaine. Les hommes se trouvent pris dans un tourbillon infernal, exposés à des tourments sans savoir pourquoi ils sont châtiés. Dans Le Feu et dans Clarté ce sont ces souffrances subies dans la guerre qui font réfléchir les personnages et les poussent vers de nouvelles croyances.

Le Grand Troupeau, Giono, en choisissant comme titre de plusieurs chapitres des phrases de l'Apocalypse, montre la guerre comme la destruction totale de la vie. Les hommes au front ont l'impression d'être dans la présence de quelque bête monstrueuse qui a des "griffes chaudes" et des "ongles de fer."[18] Sans recours contre une telle force il ne leur reste qu'à mourir comme des moutons qu'on mène à l'abattoir.

Tout comme les personnages des romans de Barbusse ceux du Grand Troupeau finiront aussi par réagir contre la souffrance absurde, imposée

sur eux et Giono conseillera aux hommes le refus total de la guerre.

Contre la déesse France

Le contraste entre la guerre vécue par les simples soldats et celle dépeinte dans les journaux et dans les oeuvres patriotiques produisit une réaction de colère contre la sanctification de la patrie et de la guerre; donnant suite à cette réaction Rolland et Barbusse attaquèrent dans leurs oeuvres le mythe de la patrie sainte. Dans Le Feu et Clarté ce dernier exprime une révolte contre l'esprit militaire et contre tous ceux qui, en faisant de la guerre une religion et de la patrie une déesse, encouragent le sacrifice de milliers d'hommes.

Dans Le Feu l'absurdité d'une situation qui oppose deux pays soi-disant chrétiens, chacun croyant que Dieu est avec lui est symbolisée dans l'anecdote racontée par un aviateur blessé. Celui-ci décrit les deux messes qu'il a vues de l'air:

> Figurez-vous ces deux messes identiques qui hurlent des choses identiques et pourtant contraires, ces cris ennemis qui ont la même forme. Qu'est-ce que le bon Dieu doit dire en somme? Je sais bien qu'il sait tout, mais sachant tout, il ne doit pas savoir quoi faire.[19]

Tout en suggérant l'insuffisance des croyances religieuses, Barbusse tourne en ridicule la prétension de chacun des pays bélligérants de lutter pour la cause du droit et de la civilisation.

A la fin du roman les hommes accablés de fatigue et de souffrances discutent de la guerre et des raisons de la faire. Le narrateur veut leur dire la vérité sur celle-ci et leur faire comprendre comment ils ont été dupés par les profiteurs et par ceux qui veulent la gloire militaire. Il parle contre les financiers, contre les traditionalistes

"qui aspirent à être guidés par les morts"[20] et contre les prêtres "qui cherchent à vous exciter et à vous endormir pour que rien ne change avec la morphine de leur paradis."[21] Il essaie de démystifier les hommes. Quand il parle contre la gloire militaire qu'il faut dénoncer un homme lui répond:

> Tu serais maudit et mis sur le bûcher.
> Ils ont créé autour du panache une
> religion aussi bête et aussi malfaisante
> que l'autre.[22]

Il exprime l'idée que ceux qui parlent contre cette religion de la patrie et de l'armée seront traités d'hérétiques et seront persécutés de la même fâçon que ceux qui autrefois parlaient contre les doctrines de l'église. Pour Barbusse, marxiste et athée, toute religion ou superstition est malfaisante parce qu'elle entraîne l'aliénation de l'homme et l'empêche de décider de son propre destin.

Les mêmes idées sur la guerre, la patrie et l'église sont exprimées dans Clarté qui est plutôt un roman à thèse dans lequel l'auteur exprime ses idées pacifistes et socialistes. C'est l'histoire de Simon Paulin, traditionaliste et patriote, qui est converti à la cause pacifiste et socialiste par ses expériences à la guerre. Il retourne chez lui, après avoir été blessé, détestant la guerre, le patriotisme et l'église qui a donné son appui au mouvement nationaliste et qui maintient l'homme dans un état d'ignorance.

Pour montrer le côté absurde du patriotisme, Barbusse nous présente Marcassin, un adhérent fanatique de la Ligue des Patriotes, qui avoue que son Dieu c'est Déroulède. C'est un ouvrier qui obtient le grade d'adjudant à l'armée. La déclaration de la guerre donne à Marcassin l'occasion de pratiquer sa foi. Déçu par les hommes de son escouade qui manquent "de feu sacré,"[23] il voudrait les remplir de sa foi, ayant la

conviction d'ailleurs, que "la croyance se commande comme le reste."[24] Pour lui la gloire de la France passe avant tout et les Français ne comptent pour rien. Il ressemble à un fanatique religieux et c'est son fanatisme qui finit par le tuer. Exaspéré par les précautions que prennent ses hommes pour se soustraire au feu ennemi il monte sur le parapet de la tranchée afin de servir d'exemple:

> Il monta sur le parapet, s'y dressa debout dans un geste aveugle et simplifié d'apôtre qui offre son exemple et son coeur et il tendit le poing à l'espace en criant: "Mort aux Boches." Il redescendit palpitant du don de soi-même et de foi.[25]

Malheureusement l'enthousiasme l'emporte et il monte sur le parapet une deuxième fois pour crier "je ne crois qu'à la gloire de la France." Cette fois-ci une balle l'atteint et le tue. Les hommes de l'escouade gardent un certain respect pour l'adjudant qui s'est fait tuer pour une idée, bien que, dans les mots de Margat, il soit "mort comme un idiot."[26]

Dans la vie Marcassin paraît ridicule, mais quand il réapparaît dans la vision de Paulin, qui délire sur le champ de bataille, l'adjudant a un aspect sinistre, comme pour montrer que le patriotisme est non seulement bête mais aussi une influence malfaisante:

> La croyance se commande comme le reste, dit l'adjudant Marcassin, qui s'agitait dans le rang comme un prêtre sanglant du dieu de la guerre avec sa culotte rouge.[27]

Dans les romans patriotiques les officiers jouaient souvent le rôle de prêtre de la foi nationaliste dans leurs rapports avec leurs hommes, mais Barbusse emploie ce même motif pour indiquer les horreurs qui se cachent sous le fanatisme guerrier en faisant de Marcassin le prêtre de quelque culte païen qui vient de sacrifier des victimes.

Rétabli de ses blessures, Paulin rentre dans son village, mais

dégoûté par les orateurs qui assistent à la fête du Souvenir, il se rend compte de l'attitude de ceux qui continuent à parler de la gloire de la patrie. En effet, l'un souhaite "l'union des pauvres et des riches pour l'expansion nationale et la victoire française dans le monde et la haine sacrée des Allemands."[28] Un évêque assure la foule que les morts de la guerre "sont plus à envier qu'à plaindre."[29] A travers le personnage de Paulin, Barbusse fait sentir l'absurdité de toutes ces paroles prononcées par des hommes qui n'ont aucune connaissance des atrocités de la guerre, mais qui continuent avec obstination à prêcher leur religion de haine et de gloire, quelques-uns par foi, d'autres par intérêt. C'est alors que Paulin, en voyant le drapeau français, refuse de le saluer.

D'abord étonné par le changement qui a eu lieu en lui-même, il comprend qu'il avait tort, que la religion de la patrie est une religion meurtrière:

> Mais c'est en son nom comme jadis au nom de Dieu tout seul que l'humanité se vole elle-même et essaye de s'étouffer de ses propres mains.[30]

Paulin proteste contre l'aliénation de l'homme qui se laisse mener par des abstractions comme Dieu ou la nation au lieu de prendre à lui-même la responsabilité de sa propre vie.

Rolland dans Clerambault, un roman qui exprime les mêmes idées que les écrits dans Au dessus de la mêlée, s'attaque à l'idée de la déesse France qui semble planer au-dessus des Français comme un être malveillant. Le jour où on affiche le décret de mobilisation générale tout le monde se rassemble aux portes de la mairie:

> Tous étant chair à chair, serrés, collés ensemble par l'étreinte surhumaine, -

> conscience du corps gigantesque formé par leur union, - et l'apparition au-dessus de leurstêtes, du fantôme qui incarnait cette union, -la Patrie, mi-bête, mi-dieu, comme le sphinx d'Egypte... Elle était le Monstre divin en qui chacun des vivants se retrouve multiplié l'Immortelle dévorante, où ceux qui vont mourir veulent croire qu'ils resteront vivants, supra-vivants, et nimbés de gloire.[31]

Rolland s'oppose au sentiment nationaliste qu'il considère comme un mysticisme. Il reproche aux hommes de renoncer à leur individualité en cherchant à se faire immortels. L'union de tous les Français dans une même foi, qui faisait la joie des nationalistes, représente pour Rolland une régression de l'humanité.

Pendant quelque temps Clerambault aussi se laisse emporter par le mouvement d'enthousiasme de la masse. Il se force à croire en "la sainteté de la cause "[32], c'est à dire que l'ennemi seul est responsable de la guerre et que la France est du côté du droit. Clerambault se met du côté des poètes qui chantent "la haine et la sainte tuerie."[33] L'engagement de son fils dans l'armée lui donne une raison de plus pour aimer la France et pour détester l'Allemagne. L'auteur explique comment l'Allemagne semble faire des efforts pour mériter toute la haine dirigée contre elle:

> Jamais état en guerre ne sembla plus pressé de soulever contre lui la conscience universelle (...) Elle [l'Allemagne] mettait en code le meurtre et l'incendie. Là-dessus un mysticisme colérique fait de Bismarck, de Nietzsche et de la Bible versait son huile bouillante. Le Surhomme et le Christ étaient mobilisés pour écraser le monde et le régénérer. La régénération commença en Belgique.[34]

Rolland déplore cette sanctification de la barbarie qui menace toute la civilisation européenne, mais il voit que le mal n'atteint pas ses

limites en Allemagne. D'autres pays se fabriquent une religion de la même manière afin d'exalter leurs propres vertus et peindre un portrait aussi noir que possible de l'ennemi. La France se met au jeu commencé par l'Allemagne.

> Aux insanités des penseurs d'Allemagne répondirent sans tarder les extravagances des parleurs de Paris et d'ailleurs.[35]

Clerambault, après la mort de son fils, renie la cause patriotique et l'oppose dans les articles qu'il écrit pour les journaux. Ces articles font appel aux pères d'arrêter de sacrifier leurs fils. Pour démentir la cause pour laquelle tant de jeunes hommes sont morts, il emploie le motif de la déesse France, mais en faisant d'elle une créature sinistre et malveillante.

> Femelle, dieu de proie, faux Christ qui planes au-dessus des tueries, avec tes ailes en croix et tes serres d'épervier. Qui l'arrachera de notre ciel? Qui nous rendra le soleil et l'amour de nos frères?[36]

Clerambault s'oppose à ceux qui ont fait de la patrie une religion afin de justifier le meurtre des milliers d'hommes. Pour lui la patrie est un faux Christ qui n'est pas digne d'adoration.

Son article "Réponse de l'aimée" montre que la vraie patrie n'est pas une idée abstraite, mais une communion fraternelle des hommes. "La patrie, c'est vous tous."[37] Nous retrouvons ici la même opposition entre l'abstrait et le réel qu'exprime Barbusse dans Clarté quand il fait dire par un des soldats que "La France, c'est des Français."[38]

Dans un autre article intitulé "L'appel aux vivants," qui semble viser Barrès, Clerambault blâme les intellectuels qui encouragent le développement de la religion patriotique et qui exaltent la gloire mili-

taire. Leur pensée, dit-il, est dangereuse à cause de son influence sur le peuple:

> Toute leur éducation, votre oeuvre d'asservissement, éducation laïque, éducation chrétienne, exalte également avec une joie malsaine, le néant de la gloire militaire, et de la béatitude, elle tend au bout de la ligne de l'église ou de l'état la mort comme un appât.[39]

Ici Clerambault reproche aux nationalistes de glorifier la mort. Le système d'éducation, chrétienne ou laïque,encourage les hommes à tuer et à se faire tuer. Clerambault exprime l'opinion opposée à celle exprimée par Bussières dans Le Sel de la terre où il blâme les éducateurs qui n'ont pas su enseigner la haine et le goût du sacrifice au peuple.[40]

La foi absolue en la sainteté d'une cause a le pouvoir de transformer un homme en meurtrier. C'est le cas de Victor Vaucoux l'homme qui à la fin du roman tue Clerambault. Vaucoux représente le contraire de Clerambault. Celui-ci est l'esprit libre, celui-là l'enraciné. En décrivant Vaucoux, Rolland montre son mépris pour les idées de Barrès et les autres nationalistes. Vaucoux est un traditionaliste voué au culte des ancêtres, qui se renferme avec ses idées et les impose à son fils aussi, allant jusqu'à le faire s'engager.

> Et quand la guerre éclata, il le mena au bureau de recruitement et le fit engager. Pour un homme de sa sorte, la Patrie était le plus pur de l'être, le saint des saints ... La Patrie était en lui, la Patrie, le Passé, le Passé éternel.[41]

Ces deux hommes représentent les deux côtés d'un conflit, celui de la liberté et de l'humanité contre la tradition et l'intérêt national. Pour Vaucoux, Clerambault, qu'il ne connaît même pas, est un défaitiste, c'est-à-dire un hérétique qui prêche contre la doctrine de la patrie. La

haine de Vaucoux pour cet homme qui ne pense pas comme lui finit par le mener au meurtre.

Rolland et Barbusse, antipatriotes et pacifistes, écrivent pour démentir les mythes nationalistes. Ils emploient le même motif que les nationalistes mais ils en changent le sens et font de la déesse France un être malveillant et de la guerre sainte une boucherie absurde. C'est en s'éloignant du tumulte de la guerre et des mouvements hystériques de l'arrière que les personnages dans ces romans comprennent l'absurdité des événements. Ainsi la messe vue de l'air par l'aviateur dans Le Feu ridiculise l'idée qu'il existe un pays qui a raison. C'est seulement quand Paulin, dans Clarté, est près de la mort et en dehors des événements qu'il commence à voir clair. Dans Clerambault il faut que le héros s'éloigne de la foule avant de pouvoir penser pour lui-même et de se dégager de l'esprit collectif. L'antipatriotisme de Barbusse et de Rolland s'oppose à la pensée collective des nationalistes. Ils veulent libérer l'homme des traditions et des superstitions et de toute forme de pensée qui l'empêche d'agir en tant qu'individu.

Sacrifice et martyr.

A la différence des soldats qui peuplent les romans patriotiques, ceux qui sont décrits dans l'oeuvre pacifiste de Barbusse et de Duhamel se résignent à la mort, mais ils ne l'acceptent pas avec joie. Ce sont, plutôt que des chevaliers glorieux, des hommes humbles et humiliés, méprisés par des civils qui les traitent de mendiants attendant "que s'ouvre la porte de quelque institution charitable."[42] Cependant c'est l'humilité et la résignation qui donnent à ces hommes leur grandeur. Les qualités morales des soldats font naître un espoir de rédemption, un

espoir qu'un monde meilleur sera le résultat final de la guerre. Les hommes décrits par Barbusse et Duhamel paraissent comme des martyrs ou des victimes destinées au sacrifice et les motifs employés par ces auteurs accentuent la souffrance humaine imposée par la guerre. Cette souffrance fait sortir ce qui est divin dans l'homme.

Barbusse dans Le Feu accentue le fait que les soldats sont des hommes et non pas des rouages dans une machine à faire la guerre. La guerre les a réduits à un état primitif où ils vivent d'instinct, mais il leur arrive de montrer parfois des qualités humaines:

> Par intermittences, des cris d'humanité, des frissons profonds sortent du noir et du silence de leurs grandes âmes humaines.[43]

Barbusse veut montrer que tous ces soldats,qui ressemblent aux fourmis courant dans la plaine "à la face de l'horrible ciel déchaîné"[44],ont quelque chose de précieux, leur vie intérieure:

> On a peine à croire que chacune de ces taches minuscules est un être de chair frissonante et fragile, infiniment désarmé dans l'espace et qui est plein d'une pensée profonde, plein de longs souvenirs et plein d'une foule d'images.[45]

Ces hommes qui vont à l'attaque, sachant ce qui les attend, ne sont pas enivrés par l'amour patriotique et ne cherchent pas l'immortalité en mourant pour la patrie. Pour Barbusse c'est ce qui fait valoir leur sacrifice:

> Ils ne sont pas ivres, ni matériellement, ni moralement. C'est en pleine conscience, comme en pleine force et en pleine santé, qu'ils se massent là, pour se jeter une fois de plus dans cette espèce de rôle de fou imposé à tout homme par la folie du genre humain. On voit ce qu'il y a de songe et de peur et d'adieu dans leur silence, leur immobilité, dans le masque de calme qui leur étreint surhumainement le visage. Ce ne sont pas le genre de héros qu'on

> croit, mais leur sacrifice a plus de valeur que ceux qui ne les ont pas vus ne seront jamais capables de comprendre.[46]

Barbusse suggère que le genre humain est devenu fou, mais que l'homme en tant qu'individu est capable de se maîtriser, ce qui lui donne de la noblesse et de la grandeur.

Dans Le Feu les soldats seuls savent quelles épreuves il faut endurer dans la guerre, tandis que les civils gardent leurs illusions de gloire militaire et continuent à s'enrichir. Parlant des morts d'une bataille le narrateur décrit leur sacrifice:

> Ils ont tout donné, ils ont donné petit à petit toute leur force, puis finalement, ils se sont donnés en bloc. Ils ont dépassé la vie: leur effort a quelque chose de surhumain et de parfait.[47]

Pour ces soldats la mort pour la patrie n'est plus un événement glorieux, comme le voulaient les nationalistes, mais plutôt une longue agonie pendant laquelle ils feront preuve de courage surhumain. Ce sont des saints de la patrie, mais bien différents de ceux des romans nationalistes. Chez ces soldats il n'y a pas d'amour patriotique ni de goût pour la gloire militaire. Ils se sacrifient parce qu'ils croient en la nécessité de ce qu'ils font. Dans la discussion qui a lieu à la fin du roman, les combattants montrent un grand désir de savoir que ce sacrifice sera utile. Un d'eux s'avoue prêt à souffrir plus s'il sait que c'est pour quelque chose. Le narrateur explique qu'ils "veulent savoir pourquoi ils sont châtiés."[48] Après le cauchemar noir des batailles où l'homme a été réduit à l'état primitif, une lumière commence à se répandre sur ces hommes. Ils en viennent à se rendre compte de leur condition et à chercher des moyens d'améliorer leur vie.

A la différence des personnages des romans nationalistes dont la souffrance est mise au compte de la nation et devient une abstraction, dans les romans de guerre de Duhamel les soldats souffrent physiquement et moralement, chacun dans la solitude de son lit d'hôpital. Duhamel, chirurgien dans les hôpitaux du front, voyait des blessures terribles infligées par les obus et les balles. Son oeuvre qui traite de la guerre s'occupe surtout de la souffrance des hommes. Dans Vie des Martyrs (1917) et Civilisation (1918), qui décrivent le sacrifice et la résignation des soldats français, il exprime beaucoup de compassion pour les hommes et une certaine foi dans la race française qui montre sa noblesse d'âme au milieu de son martyre. Le patriotisme de Duhamel ne ressemble pas à celui de Barrès ou de Bertrand, car son amour pour la patrie fait partie de son amour pour l'humanité. Il admire les soldats parce qu'ils savent subir sans plainte des souffrances atroces, ce qui les rend semblables aux saints.

Dans Vie des Martyrs l'auteur cherche à faire comprendre l'énormité du sacrifice et du martyre en décrivant les souffrances des centaines de blessés qu'il soignait pendant la guerre. Il croit, dit-il, "qu'il faut tous les jours se faire une idée plus exacte, plus stricte, plus pathétique de la souffrance et de la mort."[49] Cette souffrance est subie par les blessés dans la solitude, car "l'être, dans sa chair, souffre toujours solitairement et c'est aussi pourquoi la guerre est possible."[50] Ainsi Duhamel veut faire sentir toute la signification des mots "mourir pour la patrie."

Dans ce roman les soldats qui donnent leur vie ne meurent qu'après avoir enduré de grandes douleurs. Dans certains cas la souffrance

apportée par la guerre est un prolongement des peines subies dans la vie civile. Le narrateur, en décrivant le décès du soldat Mercier, ressent tout ce qu'il y a de tragique dans la mort d'un homme qui n'a jamais connu le bonheur:

> Le sacrifice est immense et l'on ne peut pas choisir son heure: il faut le consentir dès que s'élève la voix qui le réclame (...)
> Oh! qu'il est dur de quitter cette vie faite tout entière de travail et de douleur (...)
> Je vois ses traits se crisper pour pleurer pendant toute l'éternité.[51]

Dans Vie comme dans Le Feu de Barbusse, les simples soldats sont des êtres fragiles qui doivent se mesurer contre les forces infernales des machines guerrières. Ce ne sont pas des héros, mais des martyrs, comme Fumat qui a été tué en faisant la cuisine[52] ou comme Grégoire le blessé peureux qui a "l'air du condamné qui attend l'instant du supplice."[53] Pourtant toutes ces "victimes émissaires"[54] à cause de leur courage ou de leur innocence, possèdent une supériorité morale qui, pour l'auteur, donne naissance à un certain espoir dans la race française.

Le martyre et le sacrifice sont des motifs qui paraissent aussi dans Civilisation, où le narrateur décrit la guerre comme "le long martyre d'un peuple admirable qui cherche seul, à travers une nuit sans rivage, d'où lui viendront l'ordre et le salut."[55]

Dans ce roman le narrateur décrit les hommes réduits à l'état d'un troupeau innocent attendant d'être envoyés à l'abattoir. Arrivant au-dessus de Chipilly il voit un plateau où les hommes fourmillent. Ce plateau est "dressé, comme un autel, vers la nue et chargé de millions de créatures, ainsi que pour un sacrifice."[56]

L'image du troupeau revient dans le chapitre intitulé "Les Maquignons"

qui décrit un examen médical subi par des hommes maladifs. Ceux-ci sont comptés "comme des fruits ou des bestiaux"[57] et puis ils marchent vers les médecins "comme des suppliants à l'autel d'un dieu courroucé."[58] Ce sont des êtres fragiles "qui mesurent avec angoisse leur résistance et le sacrifice à faire, qui luttent à force de rames contre le torrent des destinées."[59] Le narrateur s'indigne contre la déshumanisation de ces hommes:

> Sainte chair humaine, substance sacrée qui sers à la pensée, à l'art, à l'amour, à tout ce qu'il y a de grand dans la vie, tu n'es plus qu'une pâte vile et malodorante que l'on prend entre les mains avec dégoût pour évaluer si oui ou non, elle est bonne à tuer.[60]

Duhamel, comme Barbusse, proteste contre l'avilissement de l'homme par la guerre. L'homme est devenu un être de chair sans esprit et sans âme, qui n'a plus le droit de décider le cours de sa propre vie et qui perd sa vie individuelle pour devenir un homme de la masse.

Duhamel exprime dans son oeuvre le désir que ce sacrifice énorme soit utile. Cependant il craint qu'on ne s'y habitue et qu'on n'oublie les souffrances des soldats. Déçu par le fait que certains lecteurs prirent Vie et Civilisation pour des oeuvres patriotiques qui enseignaient l'habitude de la souffrance, dans Entretiens il voulut faire sentir toute la signification de cette souffrance[61]. Le narrateur, Cauchois, un ancien combattant exprime la crainte qu'on ne s'endurcisse et devienne insensible:

> Pour que le sacrifice ait toute sa portée toute sa signification, il faut qu'il soit jusqu'au bout très amer, que la soupe soit réellement vidée jusqu'à la lie - la lie comprise. Il faut qu'on ne s'y habitue pas.[62]

Rédemption.

Bien que Duhamel s'oppose à la guerre et déplore sa barbarie il y a dans son oeuvre un message d'espoir qui exprime un sentiment, d'inspiration chrétienne, que le monde malheureux peut être racheté par la souffrance des innocents. Dans Vie le narrateur veut croire à l'utilité de la guerre quand il regarde les croix au cimetière:

> On peut lire leurs noms sur les cent petites croix pressées qui répètent tout le jour, en un choeur silencieux: "Il y a donc quelque chose de plus précieux que la vie, il y a donc quelque chose de plus nécessaire que la vie... puisque nous sommes ici?"[63]

A cette époque de souffrances terribles le narrateur montre sa foi en les soldats de son pays, ceux qui vont racheter par leur innocence et leur sacrifice le monde malheureux. Par contraste avec les soldats des oeuvres patriotiques, ceux que décrit Duhamel sont admirables non pas à cause de leur héroïsme, mais à cause de leur souffrance muette. Ils rachètent le monde comme le Christ, par une souffrance imposée sur eux par d'autres:

> A l'heure même où l'instinct le plus naturel enseigne à l'univers la férocité vous gardez sur vos lits de douleur une beauté, une pureté du regard qui rachètent à elles seules l'immense crime. Hommes de France votre naïve grandeur d'âme disculpe toute l'humanité de son plus grand crime et la relève de sa plus profonde déchéance.[64]

Ainsi Duhamel s'oppose tout à fait à la guerre, mais il reconnaît que les hommes révèlent leurs meilleures qualités sous des conditions difficiles Ces qualités lui permettent d'avoir confiance en l'homme.

Dans La Possession du monde, une collection d'essais publiés en 1919, Duhamel exprime cette même idée de rédemption. Puisque la France a souffert

plus que les autres pays il voudrait qu'elle serve d'exemple:

> Dans le fond de mon âme je souhaite qu'à cause de ce grand deuil, ce soit la France qui donne le signal de la rédemption.[65]

Si l'auteur met son espoir dans les humbles soldats du pays, c'est parce qu'ils font preuve d'une grandeur d'âme et d'une pureté qui les rendent supérieurs à leurs compatriotes qui restent à l'arrière. Dans Vie le courage et la patience des blessés à l'hôpital donnent au narrateur de l'inspiration:

> Hommes de mon pays, j'apprends chaque jour à vous connaître, et c'est pour avoir contemplé votre visage au fort de la souffrance que j'ai formé un espoir religieux en l'avenir de notre race.[66]

A la fin du roman le narrateur exprime le désir de faire comprendre à tout le monde la supériorité morale de ces soldats. Il veut qu'on s'incline devant eux "avec la même piété attentive, avec un coeur qui n'oublie rien."[67] L'auteur a crée des saints de la patrie qui acceptent de se sacrifier pour le salut de tous, sans penser ni à la gloire ni à l'héroïsme.

Le motif de la divinisation des soldats par le martyre se trouve aussi dans Les Sept dernières plaies. Là aussi il y a des saints et des martyrs dignes d'adoration, l'adjudant Figuet, par exemple, "que saint Laurent, sainte Blandine, saint Etienne, Sainte Jeanne d'Arc et autres martyrs illustres doivent saluer bien bas, s'ils le rencontrent au paradis."[68]

Ainsi les soldats dans l'oeuvre de Duhamel sont des êtres élus, mais leur supériorité ne résulte pas de leur héroïsme chevaleresque comme il en était le cas des soldats de Philippe Barrès ou Des Vignes-Rouges.

C'est plutôt leur résignation et leur humilité qui les élèvent à un niveau supérieur. Chez eux, nul besoin de chercher la gloire au sein de la nation, ce sont ces qualités intrinsèques qui donnent un grand espoir pour l'avenir. Duhamel dans toute son oeuvre de guerre, affirme une foi humaniste qui le fait croire en la possibilité de créer un meilleur monde par des efforts humains.

L'ennemi.

Les soldats des romans pacifistes sont supérieurs par droit de souffrance aux gens de l'arrière, qui, plus que les Allemands, sont considérés comme le véritable ennemi. Ainsi pour un personnage du Feu les soldats allemands sont "des hommes à peu près comme nous,"[69] car dans ce roman,nous dit-on, tous les soldats souffrent de la même misère:

> Tous ces hommes chargés de terre, et qui portent, pourrait-on dire, leur ensevelissement, se ressemblent comme s'ils étaient nus. De cette nuit épouvantable il sort d'un côté ou d'un autre quelques revenants revêtus exactement du même uniforme de misère et d'ordure.[70]

Par contre les gens de l'arrière sont traités par Barbusse comme des exploiteurs de soldats. Il semble que le soldat soit un être à part qui souffre de sa solitude. Dans les romans nationalistes le soldat est parfois dépeint comme un élu, un être supérieur aux non-combattants, mais chez Barbusse le simple soldat se sent non seulement différent de ceux de l'arrière, il se sent aussi méprisé par eux, car il est traité de mendiant. Les soldats qui demandent à louer une cave attendent la réponse de la maîtresse de la maison comme "des mendiants non encore exaucés."[71] Elle leur jette des regards de haine et de méfiance comme s'ils étaient des voleurs.

Dans Le Feu les soldats deviennent conscients du manque de compréhension des civils envers la guerre. Un petit groupe de soldats en repos se promenant en ville voit, dans la devanture d'un magasin, un groupe de mannequins de bois - un Allemand à genoux tendant les mains vers un officier français. En réponse à une dame élégante qui veut savoir s'ils ont vu de telles choses dans les tranchées, les soldats déconfits répondent que oui. Le narrateur nous dit que "ce fut ce jour-là, leur première parole de reniement."[72] Plus tard dans un café Volpatte assure une dame que la vie aux tranchées n'est pas si terrible. Il raconte ce mensonge parce qu'il "a honte de la misère d'où il sort."[73] La dame rassurée commence à parler du clairon et des soldats qui meurent en riant. En niant la realité de la guerre les soldats ont l'impression de ne pas avoir fait leur devoir et ils éprouvent un grand ressentiment contre les civils qui, ne comprenant rien de la guerre, vivent tranquillement et s'enrichissent, tandis qu'eux-mêmes ressemblent aux "étrangers pauvres"[74] au milieu de la foule. Ils se rendent compte de la différence qui les sépare des profiteurs de la guerre:

> Une différence bien plus profonde et avec des fossés plus infranchissables que celle des races: la division nette, tranchée (...) entre ceux qui profitent et ceux qui peinent, ceux à qui on a demandé de tout sacrifier, tout, qui apportent jusqu'au bout leur nombre, leur force et leur martyre, et sur lesquels marchent, avancent, sourient et réussissent les autres.[75]

L'oeuvre de Duhamel exprime aussi ce conflit entre le front et l'arrière. Dans Civilisation le narrateur éprouve de la honte pour les gens de l'arrière:

> Je pensais à ces gens qui (...) à l'abri de ce tremblant rempart de sacrifices, se refusent

> à communier dans la détresse universelle. Je pensais à ces gens avec encore plus de honte que de ressentiment.[76]

Ailleurs il se moque de ceux dont la vie aisée les éloigne de la réalité de la guerre, comme la dame en vert, qui rend visite à l'hôpital et s'arrête devant le lit de Rabot, un homme piteux qui fait penser à "un petit brin de paille emporté par le torrent de la guerre et qui ne comprend rien à ce qui se passe."[77] Elle lui fait un discours magistral sur la récompense offerte par la guerre:

> La gloire! l'ardeur enthousiaste du combat! L'angoisse exquise de bondir en avant, baionnette luisante au soleil; la volupté de plonger un fer vengeur dans le flanc sanglant de l'ennemi, et puis la souffrance, divine d'être endurée pour tous; la blessure sainte qui, du héros, fait un dieu![78]

Il y a évidemment un décalage énorme entre l'image de la guerre dans l'esprit de cette dame et l'expérience de la guerre vécue par le pauvre Rabot. L'auteur souligne le ridicule de l'image héroïque en nous racontant que la visite de cette dame a fait rire Rabot pour la première fois de sa vie.

Dans Civilisation les dirigeants de la guerre sont également coupables d'un grand manque de compréhension et de compassion envers les soldats au front. Le médecins envoient les hommes à la guerre sans se soucier d'eux, car ils ne les considèrent pas comme des êtres humains. Ils "tirent sur les cheveux, frappent sur les poitrines, comme des douaniers sur une futaille,"[79] et après la fin de l'examen ils se lavent les mains "ainsi que Ponce Pilate."[80]

Le ressentiment contre ceux de l'arrière ne cesse pas avec la guerre. Dans Entretiens, publié en 1919, les gens de l'arrière sont traités de pharisiens qui disent aux autres de faire ce qu'ils ne feraient jamais

eux-mêmes. Ainsi le narrateur les accuse d'avoir trahi les soldats qui ont tout donné tandis que les autres n'ont fait que de parler. Après la guerre personne ne remercie l'humble soldat qui a sauvé son pays, mais on lui impose plutôt de nouveaux fardeaux. On lui donne son salaire comme si c'était l'aumône qu'on donne à un mendiant. Au temps de la paix le guichet est maître:

> Ils demandent seulement que nous nous baissions, que nous nous tendions le cou et que nous parlions avec respect, comme à l'autel des dieux.[81]

Ainsi le soldat se trouve asservi en temps de paix comme il l'était pendant la guerre.

Dans Entretiens Maigrier, le narrateur, prend les paroles de Jésus (Math. XXIII) pour blâmer les gens de l'arrière. Ceux-ci, dit-il, ressemblent aux pharisiens de l'ancien temps qui tenaient à faire voir une vertu qui en réalité n'existait pas:

> Sur la chaire de Moïse sont assis les scribes et les pharisiens. Faites ce qu'ils vous disent; mais ne faites pas comme ils font, car ils disent et ils ne font pas. Ils composent des charges pesantes, impossibles à porter et ils les mettent sur les épaules des autres: quant à eux ils ne voudraient pas les remuer du bout du doigt.[82]

Ici sont visés les grands patriotes de l'arrière, journalistes, écrivains ou hommes politiques, qui pendant la guerre ont exalté le patriotisme et la gloire du combat, mais qui sont eux-mêmes restés bien loin du front. Dans un chapitre précédent, Maigrier leur avait reproché d'avoir continué à prêcher le renoncement sans rien renoncer eux-mêmes. Cette injustice réveille en lui un sentiment de révolte et c'est pourquoi il menace les exploiteurs avec ces mots: "il vous faudra bien quelque jour renoncer à tout de gré ou de force."[83] Nous voyons ainsi que de même

que chez Barbusse, les soldats deviennent conscients de l'inégalité sociale à cause de la guerre. Ceux qui ont souffert pendant la guerre continuent à souffrir aux temps de la paix et ceux qui ont profité de la guerre profitent de la paix aussi. Ces derniers deviennent la cible du discours ironique de Maigrier, qui transforme les Béatitudes afin de les appliquer à l'époque contemporaine:

> Bienheureux tous ces hommes qui ont renoncé à la pureté du coeur et des moeurs, car le royaume de la terre leur appartient et il faut bien avouer, c'est déjà quelque chose, en attendant mieux.[84]

Il est clair que les oeuvres écrites à cette époque révèlent, après les quelques moments d'euphorie à la victoire, le sentiment de déception qui se produisit et le sentiment de la faillite des grands espoirs conçus par les combattants.

Rolland aussi dans Clerambault attaque la guerre et les "pharisiens" de l'arrière qui l'encouragent. Il emploie le même image biblique que Duhamel pour décrire les gens de l'arrière:

> Scribes et Pharisiens, hypocrites, malheur à vous! Politiciens et prêtres, artistes, écrivains coryphées de la mort, vous êtes pleins, au-dedans d'ossements et de pourriture. Ah! vous êtes bien les fils de ceux qui tuèrent le Christ. Comme eux vous écrasez les épaules des hommes de fardeaux monstrueux que vous ne remueriez pas seulement du bout du doigt.[85]

Rolland de même que les autres écrivains pacifistes s'oppose à l'hypocrisie de ceux qui ont prêché la nécessité de faire la guerre sans rien faire eux-mêmes.

Ce mouvement de révolte contre ceux qui exploitent des combattants ne fut pas apaisé avec la fin de la guerre. Dans l'oeuvre de Dorgelès par exemple il s'exprime par un conflit qui oppose morts et vivants.

Obsédé par le nombre énorme de morts à la guerre, le narrateur des Croix de Bois (1919) craint que l'oubli dans lequel ils se trouvent bientôt rende leur sacrifice inutile:

> Mes morts, mes pauvres morts. C'est maintenant que vous allez souffrir, sans croix pour vous garder, sans coeurs où vous blottir. Je crois vous voir rôder, avec des gestes qui tâtonnent et chercher dans la nuit éternelle tous ces vivants ingrats qui déjà vous oublient.[86]

Cette idée des morts qui rôdent suggère le réveil des morts au Jugement dernier. Ainsi dans le roman de Dorgelès intitulé Le Réveil des Morts (1923) les vivants sont jugés par les soldats sortis de leurs tombes. Ici Jacques, le héros du roman, fait un rêve où les morts se réveillent "comme si la grande relève avait enfin sonné."[87] Ils marchent vers Paris tout en posant des questions autour d'eux afin de savoir si les vivants ont tenu les promesses faites au temps de la guerre. C'est l'heure du jugement pour les vivants:

> La France entière connaissait déjà le miracle et tout tremblait, ici d'espoir, là de terreur.[88]
>
> On comprenait qu'ils ramenaient la justice avec eux. Mais c'était cette justice, aussi qui faisait peur.[89]

Les morts constatent que toutes les promesses n'ont abouti à rien. On n'a pas libéré les peuples opprimés, on n'a pas puni les chefs sans pitié et surtout on n'a pas pu assurer que cette guerre-là serait la dernière:

> La paix édifiée sur des millions de cadavres portait déjà en elle le germe d'hécatombes futures et, tôt ou tard pour payer les fautes de leurs maîtres les nations résignées devraient encore tendre la gorge au boucher.[90]

C'est parce que les survivants n'ont rien fait, nous explique le narrateur, que les morts sont revenus. Dans ce roman nous retrouvons le même humanisme que chez Barbusse ou Giono. Mais ici comme chez Duhamel ce sont les morts qui jugent les vivants.

Duhamel aussi emploie le motif des morts qui se réveillent pour faire des reproches aux vivants. Cauchois, dans Les sept dernières plaies, regrette que les hommes ont tellement hâte de retourner à leur vie d'avant-guerre qu'ils oublient toutes les aspirations et toutes les promesses du front et, comme Jacques dans le Réveil de Dorgelès, il imagine l'angoisse des morts qui, voyant que rien ne change, croient que leur sacrifice a été pour rien. Les morts dans l'esprit de Cauchois parlent aux vivants ainsi:

> Qu'un seul de vous, au seuil de la paix parle d'une vie nouvelle, qu'un seul de vous parle de résurrection et non de recommencement et l'éternité sera douce à nos âmes anéanties.[91]

Le Christ contre l'Eglise.

Le motif qui semble le mieux souligner l'opposition entre l'inhumanité du nationalisme et l'humanité des soldats dans l'oeuvre de la guerre est celle du Christ, pacifiste par excellence opposé à la religion établie, symbole d'une autorité sans compassion qui se lie à la patrie pour encourager la tuerie.

Cette même notion se trouve dans les romans patriotiques où il existe souvent une relation entre la religion et la guerre. D'un côté la foi catholique inspire le soldat dans sa lutte et l'aide à accepter la mort, mais d'un autre, comme chez Barbusse, socialiste et athée, la foi religieuse se montre absurde et inutile devant les souffrances réelles et vécues du champ de bataille. Dans Le Feu la description des Allemands

morts accentue la futilité de la religion:

> Des cadavres allemands y sont enchevêtrés et noués comme des torrents de damnés (...) et sur tout cela, sur cette débacle d'ordures et de chairs sont semées des profusions d'images religieuses, de cartes postales, de brochures pieuses, de feuillets où des prières sont écrites en gothique, et qui se sont répandus à flots hors des vêtements éventrés. Ces paroles font semblant de fleurir de leur mille blancheurs de mensonge et de stérilité ces rives pestiférées, cette vallée d'anéantissement.[92]

Barbusse s'attaque ici à la religion qui a voulu justifier la guerre et masquer ses horreurs en la rendant sacrée. Ailleurs, il met dans la bouche de ses personnages des paroles injurieuses contre l'église qui a gardé les curés à l'arrière. Au poste de secours les blessés parlent de leur perte de foi. Ils ne croient plus en Dieu à cause des souffrances qu'ils viennent de subir. L'opposition contre l'église se forme surtout parce que celle-ci se range toujours du côté de ceux qui commandent. Les prêtres donnent leur appui aux nationalistes en cherchant "à vous endormir pour que rien ne change , avec la morphine de leur paradis."[93] Ainsi l'église est considérée dans ce roman non seulement inutile mais aussi l'ennemi de l'homme, parce qu'elle le garde enchaîné dans des superstitions.

Dans Clarté le Christ apparaît en opposition à l'église, comme symbole de l'homme souffrant et aussi comme le prophète de la vérité dont les paroles sont méconnues. Dans ce roman le Christ, c'est le vrai "homme de lumière". Dans la vision de Paulin il y a un contraste entre cet homme qui "brille comme dans le ciel" et la "tache chaotique et noire"[94] faite par le christianisme sur le monde. Au cours du roman il existe aussi une opposition entre le Christ, porteur de lumière et l'église porteuse d'obs-

curité. Cette opposition est évidente dans la vision de Paulin:

> J'ai vu l'homme de lumière et de simplicité baisser la tête, et je sens sa voix extraordinaire qui dit: "Je ne méritais pas le mal qu'ils ont fait avec moi."
> Il assiste, inventeur spolié, à la gloire féroce de son nom. Voilà longtemps que les vendeurs cupides et passionés l'ont chassé du temple à leur tour et mis les prêtres à sa place.[95]

Paulin s'oppose à l'Eglise parce qu'elle se met toujours du côté des riches et des puissants pour écraser les pauvres et maintenir l'homme dans un état d'asservissement. De retour dans sa ville, il est très conscient de l'absence de Dieu et de la futilité des églises. A une messe de St. Hubert au château où les prêtres bénissent les fusils et les chiens de chasse il voit clairement illustrée "la distance qui sépare l'église actuelle de l'enseignement du Christ."[96] Les prêtres donnent leur appui aux riches et ils se servent de leur autorité pour défendre leurs propres intérêts. "Ils dissimulent la lumière."[97]

Dans la ville on a fait construire un musée de guerre qui est vénéré comme un temple. Paulin est conscient de la liaison entre la religion et la guerre. Il éprouve du ressentiment contre l'Eglise parce qu'elle a encouragé le nationalisme et ainsi la guerre. A cause de cela dans sa pensée il dépeint la religion comme une force maléfique et meurtrière.

> Je pense aux croix qui du faîte des églises pèsent sur la nuque des vivants, leur attachent les deux mains ensemble et leur ferme les yeux et qui dans les cimetières du front, sont accroupies sur les tombes.

Ici la religion est dépeinte comme une force qui sert à aveugler les hommes et à les empêcher de décider leur propre vie. Elle les maintient dans un état d'esclavage.

Dans l'oeuvre de Duhamel aussi il existe un contraste entre le respect pour l'enseignement du Christ, base de la civilisation occidentale, et le mépris pour l'Eglise qui semble inutile face à la mort et à la terreur de la guerre. Dans Civilisation le narrateur critique la religion organisée pour son manque de compassion et sa préoccupation avec les rites plutôt qu'avec les hommes. Dans "L'Enterrement," quand le lieutenant Limberg meurt, il y a une dispute au sujet de son enterrement car on ne sait pas s'il était juif ou catholique. Pour le rabbin et pour l'abbé il n'est question que de victoire pour une religion ou pour l'autre. L'homme mort a peu d'importance pour eux:

> Entre eux deux, l'enjeu n'était pas une âme, mais cette boîte, avec un corps rigide, défiguré par dix jours d'agonie, cette boîte recouverte par l'étoffe symbolique, qu'une brise légère agitait.[99]

Duhamel se montre anticlerical à cause de la futilité de la religion en temps de guerre, mais aussi à cause de sa dureté. Ailleurs dans Vie des Martyrs, décrivant un autre enterrement, le narrateur trouve trop dures les paroles du prêtre:

> Le petit prêtre murmure les paroles terribles; Dies irae, dies illa. Et ce jour même n'est-il pas celui de la colère? Moi aussi, je prononce ma prière: "Au nom du monde malheureux, pauvre Bride, je te remets tous tes pêchés je t'absous de toutes tes erreurs! Que ce jour au moins, soit le jour du repos!"[100]

Le narrateur estime que les soldats tués ont déjà subi assez de peines sans en avoir dans une vie future. Encore une fois la religion est critiquée parce qu'elle s'occupe des rites plutôt que des hommes.

Les prêtres dans Civilisation sont comme les médécins; pour eux un être humain représente seulement un sujet à étudier. Le narrateur

reconnaît que ni les sciences ni la religion ne sont de dignes représentants de la civilisation, car elles se sont totalement désintéréssées de l'idée de l'homme. Toutes les deux sont vides de compassion pour l'être humain qui souffre. Pour Duhamel l'idéal de la civilisation est symbolisée par les paroles du Christ:

> La civilisation, la vraie, j'y pense souvent. C'est dans mon esprit comme un choeur de voix chantant un hymne (...) c'est un homme qui dirait "aimez-vous les uns les autres" ou "rendez le bien pour le mal!" Mais il y a près de deux mille ans qu'on ne fait plus que répéter ces choses-là et les princes des prêtres ont trop bien d'intérêts dans le siècle pour concevoir d'autres choses semblables.[101]

Dans Refus d'obéissance, un recueil d'articles publié en 1937, Giono aussi fait du Christ le symbole des pacifistes que le monde ne veut pas écouter. A cette époque, alors que la prochaine guerre s'annonçait déjà, Giono conseillait le refus absolu comme moyen de l'éviter.

> Il n'y a qu'un seul remède: notre force:
> Il n'y a qu'un seul moyen de l'utiliser:
> Puisqu'on s'est detourné de nous quand nous avons montré les plaies de nos mains, de nos pieds et de nos fronts. Puisque, sans pitié, on apporte de nouveau la couronne d'épines et que déjà voilà préparés les clous et le marteau.[102]

Bien que dans cet article Giono parle de révolte et plus loin de "tuer" l'état capitaliste, son refus de la guerre est avant tout une expression de son amour pour la vie, qui seule est digne d'être considérée comme sacrée.

L'horreur de la guerre subie pendant quatre ans, laissa l'Europe dans un état de choc. Cependant, maintient Tison-Braun, dans La Crise

de l'humanisme, la seule foi restée intacte "dans le reflux de la mystique nationale est le pacifisme", car, dit-elle, "seul il paraît propre à rallier les esprits désemparées, à reconstituer autour de lui une nouvelle union sacrée."[103]

En effet, depuis Le Feu de Barbusse, mais surtout dès la fin de la guerre des oeuvres pacifistes expriment le désir de voir la fin des guerres et l'établissement d'une paix durable. Les écrivains pacifistes s'opposent à la guerre en accentuant toutes les souffrances atroces subies par les combattants. Tison-Braun décrit ce phénomène comme une "psychose de paix" et elle accuse les pacifistes tels que Giono et René Naegelen, auteur des Suppliciés, de fausser l'image de la guerre:

> Le pacifiste amer qui voit dans les combattants la foule des "suppliciés", "le grand troupeau" qu'on chasse vers l'abattoir commet l'erreur psychologique de croire qu'eux-mêmes se voyaient ainsi, c'est-à-dire qu'il nie la réalité du patriotisme. Il crée donc un type de poilu nihiliste martyr sans foi aussi factice que le poilu cocardier de Jean Des Vignes-Rouges ou de Barrès. Il oppose aux "bobards" refroidis de L'Action française une serie de contre-bobards qui témoignent d'une psychose de paix aussi virulente que le fut jadis la psychose de guerre.[104]

Ces motifs de l'oeuvre pacifiste représentent une résurrection de la foi humaniste dans le roman et un désir de libérer l'homme de son asservissement à des idées abstraites. Les écrivains pacifistes accentuent les horreurs de la guerre afin de provoquer un mouvement de révolte contre l'esprit nationaliste qui l'encourage.

NOTES

[1] Henri Barbusse, Le Feu (Paris: Flammarion, 1917), p. 9.

[2] Ibid., p. 9.

[3] Ibid., p. 362.

[4] Ibid., p. 51.

[5] Romain Rolland, Clerambault (Paris: Albin Michel, 1920), p. 8.

[6] Jean Giono, Le Grand Troupeau (Paris: Gallimard, 1931), p. 115.

[7] Ibid., p. 117.

[8] Ibid., p. 129.

[9] Ibid., pp. 122-123.

[10] Le Feu, p. 337.

[11] Ibid., pp. 354-355.

[12] Ibid., p. 165.

[13] Ibid., p. 231.

[14] Ibid., pp. 290-291.

[15] Henri Barbusse, Clarté (Paris: Flammarion, 1919), p. 169.

[16] Ibid., p. 190.

[17] Ibid., p. 192.

[18] Le Grand Troupeau, pp. 102-103.

[19] Le Feu, p. 310.

[20] Ibid., pp. 374-375.

[21] Ibid., p. 375.

[22] Ibid., p. 377.

[23] *Clarté*, p. 112.

[24] Ibid., p. 114.

[25] Ibid., p. 133.

[26] Ibid., p. 134.

[27] Ibid., p. 183.

[28] Ibid., p. 230.

[29] Ibid., p. 231.

[30] Ibid., p. 248.

[31] *Clerambault*, pp. 25-26.

[32] Ibid., p. 32.

[33] Ibid., p. 48.

[34] Ibid., p. 34.

[35] Ibid., p. 35.

[36] Ibid., p. 134.

[37] Ibid., p. 136.

[38] *Clarté*, p. 113.

[39] *Clerambault*, p. 168.

[40] *Le Sel de la terre*, p. 105.

[41] *Clerambault*, p. 291.

[42] *Le Feu*, p. 155.

43 Ibid., p. 52.

44 Ibid., p. 241.

45 Ibid., p. 241.

46 Ibid., p. 266.

47 Ibid., p. 292.

48 Ibid., p. 364.

49 Georges Duhamel, Vie des martyrs (Paris: Mercure de France, 1917), pp. 120-121.

50 Ibid., p. 173.

51 Ibid., p. 90.

52 Ibid., p. 113.

53 Ibid., p. 157.

54 Ibid., p. 203.

55 Georges Duhamel, Civilisation (Paris: Mercure de France, 1918), p. 11.

56 Ibid., p. 33.

57 Ibid., p. 137.

58 Ibid., p. 138.

59 Ibid., p. 144.

60 Ibid., p. 143.

61 "He was (...) astonished to learn that his first book was looked upon by the military and civilian authorities as useful win-the-war propaganda, because it tended to accustom people to suffering". L. Clark Keating, Critic of Civilization (University of Kentucky Press, 1965), p. 28.

[62] Georges Duhamel, Entretiens dans le tumulte (Paris: Mercure de France, 1949), p. 74.

[63] Vie, p. 86.

[64] Ibid., p. 202.

[65] Georges Duhamel, La Possession du monde (Paris: Mercure de France, 1919), p. 294.

[66] Vie, p. 201.

[67] Ibid.,p. 203.

[68] Georges Duhamel, Les Sept dernières plaies (Paris: Mercure de France, 1949), p. 213.

[69] Le Feu, p. 39.

[70] Ibid., p. 325.

[71] Ibid., p. 77.

[72] Ibid., p. 325.

[73] Ibid., p. 327.

[74] Ibid., p. 328.

[75] Ibid., p. 329.

[76] Civilisation, p. 50.

[77] Ibid., p. 111.

[78] Ibid., p. 115.

[79] Ibid., p. 144.

[80] Ibid., p. 146.

[81] Entretiens, p. 117.

82 Ibid., p. 138.

83 Ibid., p. 40.

84 Ibid., p. 143.

85 Clerambault, p. 168.

86 Roland Dorgelès, Les Croix de bois (Paris: Albin Michel, 1931), p. 375.

87 Roland Dorgelès, Le Réveil des morts (Paris: Albin Michel, 1923), p. 287.

88 Ibid., p. 295.

89 Ibid., p. 297.

90 Ibid., p. 301.

91 Les sept, p. 104.

92 Le Feu, pp. 295-296.

93 Ibid., p. 375.

94 Clarté, pp. 196-197.

95 Ibid., p. 197.

96 Ibid., p. 213.

97 Ibid., p. 213.

98 Ibid., p. 259.

99 Civilisation, p. 198.

100 Vie, p. 187.

101 Civilisation, pp. 271-272.

102 Jean Giono, Refus d'obéissance (Paris: Gallimard, 1937), p. 20.

103 M. Tison-Braun, La Crise de l'humanisme II (Paris: Nizet, 1967), p. 81.

104 Ibid., p. 226.

CHAPITRE III

Réaction contre la guerre. La Révélation.

L'horreur de la guerre et le sentiment de dégradation humaine qui en résulta suscitèrent un mouvement de révolte contre l'ordre établi et un désir de créer une société fondée sur de nouvelles valeurs. Dans les romans que nous allons étudier ici l'expérience de la guerre ouvre les yeux des hommes sur les maux du monde où ils vivent. La guerre sert de révélation dans deux façons différentes: chez Barbusse, Rolland et Duhamel elle montre le besoin d'un changement dans le domaine social ou le domaine spirituel, c'est-à-dire le besoin d'un nouveau système de valeurs qui apporterait aux hommes la paix et le bonheur. Pour Dorgelès et Giono la guerre, porteuse de destruction et de mort, montre par contraste la valeur de la vie elle-même et son caractère sacré. Les personnages qu'on trouve dans l'oeuvre de Dorgelès et de Giono gardent leur foi dans l'humanité et ils témoignent d'une croyance à la vie et au bonheur. Ces deux écrivains qui opposent à l'idée du devoir sacré de mourir pour la patrie celui de vivre et d'être heureux, s'éloignent de l'idée que la souffrance rend l'homme supérieur. Pour eux la souffrance de la guerre est tout à fait inutile et absurde.

Par contre Rolland, Barbusse et Duhamel cherchent, désespérement parfois, à faire croire que la guerre aura été utile et qu'il est possible pour l'homme d'en tirer quelque leçon morale et de créer une vie meilleure en faisant ou une révolution sociale ou une révolution morale. Dans

l'oeuvre de ces écrivains,comme nous la verrons, la quête pour de nouvelles croyances s'exprime par le motif de la lumière apportée par les prophètes de la vérité. Ces prophètes sont rarement écoutés et souvent persécutés.

La lumière et les prophètes.

Dans Le Feu surtout vers la fin du roman une nouvelle religion, celle de la paix et de la vérité, trouve une place dans l'esprit des hommes que la religion patriotique n'a pas pu remplir. Barbusse emploie souvent le motif de la lumière pour donner l'idée de la révélation que la souffrance de la guerre apporte aux soldats. Dans la préface l'auteur montre déjà une vision de la révélation qui se produira à la fin du roman:

> Mais les trente millions d'esclaves, jetés les uns sur les autres par le crime et l'erreur, dans la guerre de la boue lèvent leurs faces humaines où germe enfin une volonté. L'avenir est dans les mains des esclaves, et on voit bien que le vieux monde sera changé par l'alliance que bâtiront un jour entre eux ceux dont le nombre et la misère sont infinis.[1]

Les soldats qui souffrent pendant la guerre commencent à raisonner et à se poser des questions. Ils veulent savoir la raison pour laquelle ils donnent leur vie. Le narrateur les observe et note leur progrès vers la vérité (pour Barbusse une vérité socialiste). Un soir il regarde les soldats de l'escouade qui dorment dans une grange "avec leurs instincts d'enfants et leur ignorance d'esclaves"[2] et il conçoit un certain espoir pour eux:

> Et devant cette profonde vision de pauvre nuit humaine qui remplit cette caverne sous son linceuil de ténèbres, je rêve à je ne sais quelle grande lumière.[3]

Peu à peu les hommes se rendent compte de leur situation. Une visite à une ville de l'arrière par exemple leur montre la différence entre ceux qui souffrent de la guerre et ceux qui en profitent[4]. Mais c'est surtout à la fin du livre, après le déluge, c'est-à-dire l'inondation complète des tranchées, que la lumière se répand, que les hommes en discutant de leur situation ont une révélation. Cette révélation de la vérité ressemble à la découverte d'une foi. Ces hommes qui essaient de comprendre les causes de la guerre et d'en trouver une solution "essaient d'enfanter en eux-mêmes une lumière de sagesse et de volonté."[5] L'homme qui comprend enfin que "le peuple , c'est rien et ça devrait être tout" est dépeint comme quelqu'un qui cherche la vraie religion:

> Et l'échappé de la tourmente à quatre pattes sur les cambouis du sol, leva sa face de lépreux et regarda devant lui dans l'infini, avec avidité. Il regardait, il regardait. Il essayait d'ouvrir les portes du ciel.[6]

Une nouvelle religion remplit l'esprit de ces soldats. Le narrateur prend le rôle de prophète dont la tâche est d'éclairer les hommes. Il prêche le principe de l'égalité et parle de "la volonté sainte de la majorité."[7] C'est l'égalité qui "amènera tous les progrès, tous, avec une force vraiment divine."[8] Ainsi après tant de souffrances les hommes découvrent la vérité socialiste. Leur nouvelle croyance prend la forme d'une foi religieuse:

> Et la vérité non seulement met en eux une aube d'espoir, mais aussi y bâtit un recommencement de force et de courage.[9]

Les dernières lignes du roman symbolisent le début de compréhension qui a eu lieu chez les soldats:

> Entre deux masses de nuées ténébreuses un éclair tranquille en sort et cette ligne de

> lumière si resserrée, si endeuillée, si pauvre qu'elle a l'air pensante apporte tout de même la preuve que le soleil existe.[10]

Car si les soldats dans Le Feu subissent tous les maux de la guerre et si pour eux celle-ci représente un enfer et un cauchemar absurde, c'est pourtant la souffrance qui les amène à la lumière. En effet, Barbusse considère la guerre comme un grand mal, mais elle fournit une occasion d'élever les hommes de leur ignorance et de leur faire comprendre la vérité du message socialiste. Ainsi, malgré les images d'enfer et de sacrifice Le Feu reste un roman optimiste et cette fin avec ses paroles d'espoir indique bien que la guerre pourra servir à changer le monde et à apporter une meilleure vie.

Clarté écrit en 1919 développe les idées exprimées dans Le Feu. C'est un roman à thèse dans lequel Barbusse expose sa pensée pacifiste et socialiste. Le héros du roman, Simon Paulin, est transformé par son expérience de la guerre, pendant laquelle il manque de mourir. Il cesse d'être un homme ordinaire qui se conforme aux règles de la société où il vit et il se transforme en un prophète de la vérité qui veut libérer le peuple en lui faisant comprendre qu'il est exploité par les puissants.

Paulin, qui comprend que les guerres continueront jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'hommes sur la terre, regrette qu'il n'y ait pas de voix pour crier contre cette destruction. Il se rend compte que les prophètes, ceux qui essaient d'apporter la vérité, seront toujours exécrés, parce qu'on a peur des changements:

> Les porteurs de lumière, on les force à se cacher avec leur torche(...)
> Puis c'est l'anathème, le sacrilège, l'excommunication

> contre ceux qui accuse la magie du passé et l'empoisonnement de la tradition. Et les milliards de victimes elles-mêmes se moquent des révoltés et les frappent dès qu'elles le peuvent. Tous leur jettent la pierre, tous, même ceux qui souffrent, pendant qu'ils souffrent, même les immolés un peu avant de mourir.[11]

Dans Clarté le motif du prophète mal compris et persécuté figure souvent. Par exemple, au début de ce roman il y a l'anarchiste Brisbille que personne ne prend au sérieux et plus tard, il y a Paulin qui après son retour de l'hôpital devient aussi une espèce de prophète. Il se sent isolé, car les gens de sa ville se méfient de lui autant que de l'anarchiste. Il voudrait prêcher l'égalité et le pacifisme et faire comprendre au peuple qu'il est exploité par les classes dirigeantes, il sait que même ceux qu'il veut libérer seront contre lui. Vers la fin du roman la nouvelle pensée de Paulin est devenue sa raison d'être et sa religion et il se sent une obligation de la prêcher malgré toute l'opposition qu'il rencontre:

> Mais saurons-nous communiquer notre foi lucide alors que les avertisseurs sont minorité partout et que les plus sacrifiés haïssent et traitent d'utopie le seul idéal qui n'en soit pas une.[12]

Paulin réagit ici contre l'acceptation de l'idée que le pacifisme est un rêve qui ne pourra jamais être réalisé.

Ainsi l'homme ordinaire et conformiste est devenu prophète à cause de la guerre qui lui a ouvert les yeux. La tâche du prophète est d'apporter comme une lumière la vérité à ceux qui ne comprennent pas. Le titre même du roman symbolise la nouvelle foi. Le motif de lumière apparaît au cours du roman surtout quand il s'agit de compréhension. Au début de sa vision Paulin est inondé de lumière[13]. C'est la lumière intérieure

qui réunit les hommes des premiers âges:

> Les hommes sont allés les uns vers les autres à cause de ce rayon de clarté que chacun d'eux renferme.[14]

Après sa guérison Paulin sait qu'il doit "mettre un peu de lumière sur nous et sur notre chemin"[15], mais il sait aussi que les hommes ne rayonnent que de paroles. Ainsi les livres ont une très grande importance. Paulin avoue que ce n'est pas lui qui ajoutera "sur cette blancheur l'écriture comme une lumière"[16] mais il voit l'énorme puissance des chefs-d'oeuvre d'art qui dureront plus longtemps que les hommes, même les puissants, et qui pourront répandre "des étincelles dans l'humanité sombre comme le charbon."[17] L'auteur montre ainsi sa foi humaniste, sa croyance dans la valeur de l'esprit humain et aussi une croyance dans l'importance du rôle de l'écrivain dont la tâche est d'éclairer les hommes.

Paulin, le prophète méprisé par les puissants, cherche à se faire entendre par les humbles. Il fait appel au peuple pour changer la vie et pour créer la république universelle:

> Mais si les grands pouvoirs d'ombre s'obstinent à rester à leur place, si ceux qui crient clairement criaient dans le desert, ô peuples infatigables vaincus de l'infame histoire, j'en appelle à votre justice, j'en appelle à votre colère.[18]

La nouvelle religion à suivre c'est la vérité que Paulin élève au niveau d'une divinité. Cette vérité est socialiste.

Dans Clarté, Barbusse condamne la guerre, mais ce roman fournit aussi un moyen d'exprimer ses idées socialistes renforcées par le succès de la révolution russe de 1917. Il prêche le renversement de l'ordre social, l'égalité et le pacifisme. A la différence du Feu il montre peu de compassion pour les hommes qu'il tient responsables de leur état d'esclaves.

Il n'admet aucune raison de faire la guerre : elle n'est utile que dans la mesure où elle opprime les hommes suffisamment pour susciter en eux un mouvement de révolte.

Le Clerambault de Rolland est un roman pacifiste qui proteste contre "l'engloutissement de l'âme individuelle dans le gouffre de l'âme multitudinaire." C'est l'histoire d'un homme persécuté et finalement tué à cause de sa foi dans la vérité et la fraternité. Comme Simon Paulin dans Clarté, Clerambault se débarasse de l'ancienne foi patriotique qu'il professait pour se donner à une nouvelle croyance. Bien qu'il témoigne de la sympathie pour les causes de la révolution russe, il ne cherche pas à apporter une solution politique aux malheurs du monde. Clerambault est un individualiste qui prêche la paix et la fraternité. Selon lui le seul espoir pour l'humanité gît dans le coeur de l'homme. Rolland exprime une pensée humaniste semblable à celle de Duhamel dans Civilisation et Entretiens.

Dans Clerambault nous retrouvons les idées conçues dans Au-dessus de la Mêlée. Ce sont les sentiments de Clerambault envers son fils, Maxime, porté disparu dans la guerre, qui provoquent une nuit de souffrance morale et un examen de conscience, pendant laquelle, non sans analogie avec l'épreuve d'un saint futur, il renonce à tous les mensonges de sa vie. Il comprend alors qu'il a contribué à la mort de son fils à force d'avoir soutenu la cause patriotique dans ses écrits. Il s'était laissé emporter par l'enthousiasme de la foule, mais maintenant il voit la vérité. Il va se confesser à son ami Perrotin et il lui avoue qu'il a été mauvais prêtre:

La lâcheté de l'apôtre avait renié son dieu,

> dès qu'il l'avait vu enchaîné; mais il ne s'était pas dégradé, au point d'offrir ses services aux bourreaux de son dieu. Lui, Clerambault, n'avait pas seulement déserté la cause de la fraternité en excitant la haine; comme ces prêtres menteurs qui font grimacer l'Evangile pour le mettre au service de leur méchanceté, il avait sciemment dénaturé les plus généreuses idées pour couvrir de leur masque les passions du meurtre; il se disait pacifiste en célébrant la guerre; il se disait humanitaire en mettant au préalable l'ennemi en dehors de l'humanité.[19]

Clerambault s'est réellement converti à la religion de la fraternité. Il commence à comprendre sa mission en tant qu'homme de pensée. Il faut prêcher la liberté, il faut se sacrifier pour sa pensée. C'est ce sacrifice, dit Clerambault, qui rend Jésus supérieur aux autres grands hommes[20]. Mais Clerambault a peu de courage et il hésite à se déclarer ouvertement. Ce qui le décide à parler finalement, c'est une visite à un camarade de Maxime qui est gravement blessé. Aimé Courtois, "ce symbole du peuple sacrifié, mutilé"[21], lui raconte sans émotion ses peines. Clerambault décide de ne plus cacher la lumière qui est en lui. Il veut parler pour le peuple qui souffre.

Devenu prophète, Clerambault, comme tous ceux qui apportent la révélation, se trouve seul et persécuté quand il révèle sa pensée. Dans ses articles pour les journaux il attaque le nationalisme, la haine et le culte des morts. Il prêche la foi en la vie et l'amour fraternel. Bientôt Clerambault réunit quelques disciples autour de lui, surtout des jeunes qui veulent savoir pourquoi ils se sacrifient. Ainsi, Clerambault aide le jeune mutilé, Julien Moreau, en lui montrant que la douleur et l'erreur peuvent servir à créer un monde meilleur. A force d'essayer de convaincre l'autre il se rassure lui-même:

> Et voici que, de même qu'en montant au milieu du brouillard on est soudain dans la lumière, il vit que la lumière était en lui. Elle était venue à lui, parce qu'il lui fallait en éclairer un autre.[22]

Cependant, à mesure que les événements de la guerre tournent mal pour la France, on s'acharne contre ceux qu'on appelle "défaitistes."[23] C'est pourquoi Clerambault est persécuté davantage; mais en véritable prophète, il subit avec patience les attaques contre lui dans les journaux et la désapprobation de sa propre famille. Sa pensée et celle de ses disciples est élevée au niveau d'une croyance. Réunis chez un ami, Edmé Froment, le Vendredi Saint 1918, ils ont commencé à désespérer quand Clerambault cite les paroles d'Isaie "Les ténèbres couvrent la terre. L'ombre enveloppe les peuples." Froment continue "Lève-toi, car sur la cime des monts la lumière vient." Dans ce moment de lucidité ils comprennent que le règne de Dieu est en eux, car ils gardent "la foi perpétuelle en l'amour et l'union des hommes."[24] C'est cette expérience mystique qui leur redonne la foi dans l'humanité.

A la fin du roman, Clerambault est dépeint comme le prophète qui est tout à fait sûr de lui-même et convaincu de sa mission. Il ne lui reste plus qu'à mourir comme martyr pour la cause et, en effet, il est tué par un nationaliste fanatique. Quand on s'indigne contre le meurtre de cet "homme inoffensif, indépendant, fraternel à tous et presque trop porté à tout comprendre"[25] Froment explique:

> La haine ne se trompe pas (...) Le plus dangereux adversaire de la société et de l'ordre établis (...) c'est, ce fut toujours l'homme de paix absolue et de libre conscience. Jésus n'a pas été mis en croix par hasard. Il devait être, il serait encore supplicié.[26]

Ainsi Clerambault a suivi dans les pas du Christ, laissant des disciples

pour continuer sa tâche qui est de prêcher "l'esprit libre, le seigneur Dieu."[27]

Clerambault est tout entier impregné d'une ferveur religieuse. Rolland emploie des motifs et des citations bibliques pour faire de son héros un Christ qui lutte pour la résurrection de la liberté, la communauté des hommes et l'individualisme oubliés pendant des années de guerre, et contre le fanatisme nationaliste qui transforme les hommes en un troupeau et leur ôte le pouvoir de penser en tant qu'individus.

En faisant de Clerambault un prophète, Rolland manifeste sa foi en l'esprit humain et établit sa conviction que la responsabilité de l'intellectuel est d'éclairer les hommes et d'enseigner les valeurs humanitaires.

Duhamel aussi conçoit un espoir pour le monde après la guerre et comme Rolland et Barbusse il emploie le motif du prophète pour exprimer cet espoir.

Dans Entretiens dans le tumulte publié en 1919 Duhamel exprime les sentiments de désillusion et d'amertume qu'il éprouve en voyant la paix menacée par la politique de représailles. Il lui semble que les combattants qui montraient tant de grandeur d'âme à la guerre ont été trahis par ceux qui dirigent. Les espoirs d'un nouveau monde s'assombrissent dans les soucis mesquins d'une population qui ne pense qu'à retourner à sa vie d'avant-guerre. Le monde lui semble bouleversé:

> Ce qui m'a le plus frappé à Paris comme ailleurs, c'est l'espèce d'instabilité, de désequilibre dont sont atteintes toutes les valeurs, matérielles et morales. Rien n'est plus à sa place, ni les choses, ni les gens, ni les idées.[28]

Duhamel ne voit qu'une solution à ce bouleversement:

> C'est une religion, une religion seule qui peut rétablir la paix dans les coeurs, dans la France et dans le monde. Mais quelle religion? quelle religion?[29]

Pour Duhamel il faut que cette nouvelle croyance vienne changer l'esprit humain[30]. Malgré certaines phrases d'Entretiens qui ressemblent à des appels à la révolte, il ne met pas sa foi dans un nouveau système social comme Barbusse, plutôt il souhaite ce qu'il appelle dans La Possession du monde "le règne du coeur."[31]

Le personnage le plus propre à apporter ce règne, c'est le président Wilson qui dans Entretiens est qualifié de prophète. Cet homme dont la politique est "pénétrée des clartés de l'aurore"[32] est le nouveau messie qui essaie d'apporter la paix à ce monde déchiré par la guerre.

> Sur le champ de bataille européen, il a audacieusement dit quelques mots qui marquent et marqueront une grande date révolutionnaire dans l'histoire morale des peuples. L'humanité en demeure stupide, éblouie, car il y a près de deux mille ans qu'elle n'avait entendu pareil langage.[33]

Comme la plupart des prophètes Wilson aussi est persécuté par ceux qui croient toujours au militarisme.

> Il faut des hérétiques, c'est Saint Paul qui l'a dit. Et on ne peut imaginer qu'il ne suscitera point d'ennemis, celui qui porta le coup suprême à l'idole militariste, celui qui a voulu renverser la statue de la force pour élever celle de l'amour.[34]

Tout en acceptant le fait que Wilson n'a rien accompli, le narrateur d'Entretiens lui témoigne de la reconnaissance pour les paroles de paix qu'il a prononcées. Comme le Christ il a voulu "changer le parfum du monde"[35] avec ces paroles. Ce qu'il a fait c'est de créer un idéal. Même si son enseignement comme celui du Christ ne sera suivi par personne,

l'important pour Duhamel est l'existence de cet idéal qui donne une raison de croire à lapossibilité d'une amélioration de la vie morale.

Barbusse, Duhamel et Rolland montrent dans leur oeuvre que la foi humaniste a survécu à la guerre. Ilscroient que l'esprit humain a le pouvoir d'agir sur le monde et d'améliorer la vie. Dans toutes ces oeuvres il y a comme nous l'avons vu, des prophètes-Paulin, Wilson et Clerambault qui ont seulement la parole pour défendre leur foi et pour apporter la lumière aux autres, ce qui montre de la part des auteurs une certaine foi dans la mission de l'écrivain et une conviction que l'intellectuel a un rôle à jouer dans le changement de la société.

Par ailleurs, comme nous l'avons souligné, la guerre provoque chez certains auteurs une affirmation du droit de l'homme à la vie et au bonheur. L'oeuvre de Dorgelès et de Giono s'éloigne de l'idée que la souffrance et le sacrifice rendent les hommes supérieurs. Ces écrivains expriment l'idée que la souffrance subie pendant la guerre était inutile et absurde et que seule la vie est sacrée.

Dans Les Croix de Bois de Dorgelès,la vie est précieuse aux soldats parce qu'ils se sentent constamment guettés par la mort. Les milliers de croix plantées près des champs de bataille semblent se pencher "pour choisir dans nos rangs ceux qui, demain, les rejoindraient."[36] En effet, pour les soldats dans les tranchées la vie qu'ils mènent ne semble guère différente de la mort. Le narrateur ayant constaté que la tranchée ressemble à une fosse commune, ajoute que "c'était peut-être pour gagner du temps qu'on nous y avait mis vivants."[37] Cette proximité de la mort, les privations de la guerre et le souvenir du bonheur d'autrefois donnent aux soldats un grand désir de vivre. C'est la prière exprimée par tous

les hommes quand ils se trouvent à l'église:

> Nous acceptons tous; les relèves sous la pluie, les nuits dans la boue, les jours sans pain, la fatigue surhumaine qui nous fait plus brutes que les bêtes; nous acceptons toutes les souffrances, mais laissez-nous vivre, rien que cela; vivre ou seulement le croire jusqu'au bout, espérer toujours, espérer quand-même. Maintenant et à l'heure de notre mort, ainsi soit-il.[38]

Si le narrateur des Croix de Bois exprime sa pitié pour les soldats vivants,il en exprime davantage pour les morts qui sont condamnés pour l'éternité au froid de la tombe et qui "mourront pour la deuxième fois"[39] parce qu'ils seront oubliés. De la même façon que l'oeuvre de Duhamel souligne la longue agonie qui est cachée derrière les mots "mourir pour la patrie", Les Croix cherche à faire sentir l'affreuse solitude de la mort et son irrévocabilité. A la fin du roman le narrateur réfléchit sur des milliers de morts qui "semblent guetter la relève des vivants, qui ne viendra jamais faire lever les morts."[40]

Le Réveil des Morts comme Les Croix montre les ravages faits par la guerre. Les gens simples des régions sinistrées souffrent après la guerre comme les soldats souffraient pendant les hostilités. Ceux qui profitaient de la guerre continuent à profiter de la paix. Même les morts sont exploités, car un entrepreneur, Bouzier, se fait payer pour chaque cadavre qu'il déterre pour envoyer dans un cimetière.

Dorgelès exprime aussi des sentiments antipatriotiques. Les anciens combattants s'aigrissent en comprenant que leurs peines n'ont pas fini avec l'armistice. Le borgne, Canivet, déclare que "ma patrie, c'est le pays qui me nourrit."[41] Madame Delbos qui a perdu son fils n'accepte pas l'idée qu'il est mort pour faire son devoir envers la patrie. "J'aurais donné la France, moi, pour que mon garçon revienne."[42] Ce cri de douleur

fait réfléchir Jacques, le héros du roman, sur les autres devoirs d'un homme qui sont plus important que son devoir envers la patrie:

> Et puis l'autre devoir, le devoir sacré d'élever des petits ou de soutenir des vieux, qui le remplira désormais pour celui qui n'est plus là?[43]

Ainsi la guerre paraît comme un crime contre la vie. Elle empêche les hommes de se rendre utiles, et de vivre une vie normale.

Ce motif du devoir sacré de vivre se trouve aussi dans Le Feu de Barbusse quand des soldats discutent de leur situation et de la guerre:

> On voyait que cette idée les tourmentait qu'essayer de vivre sa vie sur la terre et d'être heureux, ce n'est pas seulement un droit, mais un devoir et même un idéal et une vertu, que la vie sociale n'est faite que pour donner plus de facilité à chaque vie intérieure.[44]

Le Grand Troupeau de Giono (1931) exprime l'idée que rien n'est plus précieux que la vie. Le vieux Burle pour qui la guerre est une absurdité affirme que "tout, tout (...) ça ne vaut pas la vie d'un homme avec ses jours de plaisir, avec tout ce qu'il peut râteler vers lui de bonheur et de tranquillité de ses mains travailleuses."[45] Dans ce roman il y a une opposition entre la vie, c'est-à-dire l'existence paisible à Valensole, et la mort apportée par la guerre. Cette opposition entre la guerre et la vie est symbolisée par les deux enfants de Madeleine, la fille avec les jambes mortes qui porte "la marque des temps"[46] et le garçon né après la guerre comme un signe d'espoir qui reçoit les "présents des bergers"[47] comme une bénédiction et pour qui "l'étoile des bergers monte dans la nuit."[48]

Dans les oeuvres pacifistes étudiées ici la guerre est condamnée mais pas les hommes qui la font. Ces auteurs montrent une compassion pour

l'homme, une admiration pour sa grandeur et de l'espoir pour son avenir. Ayant démenti les mythes nationalistes etressuscité l'homme à la vie intérieure,ces écrivains essaient d'élever sur les ruines une nouvelle foi humaniste. Barbusse, Duhamel et Rolland témoignent de l'existence du besoin d'une croyance religieuse dans l'homme, qui lui donne un moyen de diriger sa vie. Chez Dorgelès et Giono ce besoin est satisfait par la vie elle-même.

NOTES

[1] Henri Barbusse, Le Feu (Paris: Flammarion, 1917), p. 9.

[2] Ibid., p. 205.

[3] Ibid., p. 205.

[4] Ibid., p. 329.

[5] Ibid., p. 366.

[6] Ibid., p. 369.

[7] Ibid., p. 370.

[8] Ibid., p. 370.

[9] Ibid., p. 378.

[10] Ibid., p. 379.

[11] Henri Barbusse, Clarté (Paris: Flammarion, 1919), p. 195.

[12] Ibid., p. 277.

[13] Ibid., p. 174.

[14] Ibid., p. 175.

[15] Ibid., p. 210.

[16] Ibid., p. 265.

[17] Ibid., p. 266.

[18] Ibid., p. 278.

[19] Romain Rolland, Clerambault (Paris: Albin Michel, 1920), p. 80.

[20] Ibid., p. 115.

[21] Ibid., p. 125.

[22] Ibid., p. 213.

[23] Ibid., p. 258.

[24] Ibid., pp. 295-6.

[25] Ibid., p. 317.

[26] Ibid., p. 317.

[27] Ibid., p. 318.

[28] Georges Duhamel, Entretiens dans le tumulte (Paris: Mercure de France, 1949), p. 106.

[29] Ibid., p. 107.

[30] Ibid., voir pp. 140, 164.

[31] Georges Duhamel, La possession du monde (Paris: Mercure de France, 1919), p. 294.

[32] Entretiens, p. 109.

[33] Ibid., p. 109.

[34] Ibid., p. 100.

[35] Ibid., p. 160.

[36] Roland Dorgelès, Les Croix de bois (Paris: Albin Michel, 1931), p. 43.

[37] Ibid., p. 315.

[38] Ibid., p. 363.

[39] Ibid., p. 374.

[40] Ibid., p. 375.

[41] Roland Dorgelès, Le Réveil des morts (Paris: Albin Michel, 1923), p. 153.

[42] Ibid., p. 168.

[43] Ibid., pp. 168-169.

[44] Le Feu, p. 363.

[45] Jean Giono, Le Grand Troupeau (Paris: Gallimard, 1931), p. 112.

[46] Ibid., p. 245.

[47] Ibid., p. 252.

[48] Ibid., p. 253.

CONCLUSION

Les romans que nous venons d'étudier témoignent de la présence d'un conflit dans la pensée française à l'époque de la guerre. Ce conflit divisait les écrivains en deux camps, celui de la France et celui des Français. De ce fait les romanciers nationalistes qui soumettaient l'individu à la volonté nationale se trouvaient en opposition avec les romanciers humanistes qui cherchaient à faire valoir les droits de l'individu et à revendiquer les valeurs pacifistes. Pour ceux-ci l'esprit nationaliste devint la cible principale de leur offensive. Cependant cette division n'était pas absolue, car la guerre provoqua dans l'esprit des écrivains toute une gamme d'émotions et d'idées qui parfois reflétaient l'opinion publique et d'autres fois étaient l'expression d'une vision personnelle.

Notre étude de l'oeuvre romanesque a montré trois thèmes principaux; la religion nationaliste, la résurrection de l'homme et la révélation, qui caractérisent trois étapes dans l'attitude envers la guerre. Le premier de ces thèmes est à la base de la pensée des romans nationalistes. Certains motifs employés dans ces romans viennent à l'appui du mythe nationaliste. Dans Bourru, L'Appel du Sol, La Flamme au poing, La Guerre à vingt ans et Le Sel de la terre, l'emploi des motifs de la terre sacrée et ses morts, la déesse France, la croisade et l'ennemi barbare crée un climat de ferveur religieuse. Tous les personnages de ces romans trouvent la raison de leur existence dans la nation et par conséquent leur experience des réalités de la guerre, ses conditions physi-

ques ou morales, est réduite à une seule expérience mystique. Cependant l'emploi trop fréquent des motifs que nous avons mentionnés ci-dessus contribuera à rendre banale l'oeuvre des écrivains nationalistes. Celle-ci ne sera plus que propagande.

C'est contre cette propagande, ce "bourrage de crânes", que certains romanciers humanistes et pacifistes se dressent. Barbusse, Duhamel, Dorgelès, Rolland et Giono tentent un redressement de l'homme. Ils cherchent à démontrer qu'un homme, si humble qu'il soit, compte plus qu'une nation ou qu'une idéal. Ces écrivains accentuent la réalité physique de la guerre par l'emploi du motif de l'enfer ou de l'Apocalypse. Ils montrent l'homme luttant dans ce monde hostile où tous les éléments s'acharnent contre son être fragile. Dans ces oeuvres ,surtout celles de Duhamel, l'homme est un martyr qui atteint à un état de grandeur morale par ses souffrances. La rédemption du monde malheureux est rendue possible par cette grandeur.

Certains motifs qui se trouvent dans les oeuvres pacifistes ont pour but d'exprimer la colère éprouvée par les combattants. Comme nous avons vu ce ressentiment est dirigé contre les profiteurs de l'arrière et contre ceux qui prêchent la foi nationaliste. Ceux-ci sont traîtés de Pharisiens et leur patrie, idole adorée, devient une bête de proie menaçante. Contre cette idole est dressée l'image du Christ, symbole de l'homme pur et pacifique, qui souffre de voir la corruption du monde moderne.

Bien que certaines oeuvres qui s'opposent à la guerre ressemblent à de la propagande pacifiste ou socialiste, le Clarté de Barbusse par exemple, la plupart d'entre elles représentent un effort par les écri-

vains de dépasser leur expérience personnelle de la guerre et de montrer son effet néfaste sur l'homme en général. Ils expriment l'angoisse de l'homme qui est la victime d'événements qu'il ne comprend pas et dont il n'est plus maître. Ils expriment aussi la volonté de l'homme de triompher sur la guerre.

La troisième thème, celui de la révélation, montre un désir de la part des écrivains de faire croire à la possibilité d'un monde meilleur résultant de la guerre. Dans les oeuvres de Barbusse, Rolland et Duhamel que nous avons étudiées certains personnages jouent le rôle du prophète dont la tâche est d'éclairer les hommes. Le message qu'ils apportent est celui du pacifisme, de l'amour fraternel et, dans l'oeuvre de Barbusse, de l'égalité. Il faudrait ajouter que, dans un autre sens peut-être, les romans de Dorgelès et de Giono exploitent le thème de la révélation, car grâce à sa lumière leurs personnages arrivent à approfondir leur compréhension et leur appréciation de la vie.

Dans toutes les oeuvres dont nous avons parlé les écrivains trouvent appui dans l'emploi métaphorique d'un vocabulaire aux résonances religieuses qui renforce leur notion de mission sacrée. Même Barbusse, qui attaque directement la religion établie, emprunte des expressions bibliques pour plaider la cause socialiste. C'est que tous ces écrivains, qu'ils soient nationalistes ou pacifistes, se dévouent à leur cause avec une ferveur qui ressemble à celle d'un croyant convaincu. Comme nous avons déjà remarqué les romanciers essaient de dépasser leur expérience personnelle afin de donner une vision globale de la guerre. De cette manière ils élèvent leurs propres sentiments d'ardeur patriotique, de peur, d'indignation ou de douleur au niveau d'une cause universelle, qui

est de sauver la civilisation occidentale dont l'existence est menacée par la barbarie. Pour les nationalistes la barbarie a ses origines dans l'Allemagne et pour les pacifistes elle provient des forces maléfiques déchaînées par la guerre elle-même.

Ces romanciers veulent parler pour le peuple, ce symbole d'innocence dans le monde corrompu des bourgeois matérialistes. Cette attitude optimiste envers le peuple qui se manifestait déjà avant cette époque, continua à s'exprimer dans la lutte entre le prolétariat et la bourgeoisie dans l'oeuvre romanesque de l'après-guerre. Elle tient une place importante dans l'oeuvre d'Aragon, par exemple. En ce qui concerne les romans de la guerre, pour les romanciers nationalistes le simple soldat, représentant du peuple, est bon et ignorant. La foi nationaliste qui apporte le salut l'anime sans qu'il s'en rende compte. C'est un héros qui ne se reconnaît pas.

Dans l'oeuvre pacifiste en général le simple soldat est dépeint comme un être innocent et obéissant et c'est pour cette raison que d'autres personnages, d'habitude le narrateur, parlent en son nom. Le narrateur du Feu et Simon Paulin dans Clarté veulent encourager les hommes à voir clair. Le médecin-narrateur des oeuvres de Duhamel se donne pour tâche de faire voir l'âme du soldat qui agit dans sa chair mutilée. Le Clerambault de Rolland parle pour le peuple qui reste muet dans sa souffrance. Le narrateur des Croix de bois et le héros du Réveil des morts de Dorgelès gardent le souvenir des morts pour qu'ils ne soient pas oubliés et pour que leur sacrifice puisse servir à quelque chose. C'est seulement dans Le Grand Troupeau de Giono que les paysans parlent pour eux-mêmes et montrent des mouvements d'indignation et de révolte contre le sort qu'on leur impose.

Tous ces romanciers sont d'une façon des écrivains engagés qui se sentent une responsabilité de proclamer leur vérité nationaliste, humaniste, socialiste ou pacifiste. Ils se donnent le devoir de tirer de la guerre quelque enseignement moral. Ils croient à la possibilité d'améliorer le monde et de changer l'attitude de l'homme et ils croient aussi à leur propre mission en tant qu'écrivains et à la puissance des paroles. Cette dernière idée revient plusieurs fois dans les romans que nous avons étudiés. Simon Paulin dans Clarté déclare que l'homme ne rayonne que de paroles[1]. Pour le narrateur d'Entretiens de Duhamel le président Wilson essaie comme le Christ de changer le parfum du monde par ses paroles[2]. Le Clerambault de Rolland aussi s'arme de paroles pour lutter contre l'esprit militaire.

Ayant donné le démenti aux mythes nationalistes, les écrivains humanistes expriment un optimisme, une foi dans l'homme et dans l'avenir, ce qui est étonnant si on considère la dégradation et la destruction infligées par la guerre. Afin de ne pas donner une image fausse de la pensée de cette époque il faut parler aussi d'autres écrivains qui n'arrivèrent pas à garder autant d'espoir pour l'humanité. Valéry dans son essai La Crise de l'esprit publié en 1919 parle de l'ébranlement de la société européenne et de ses valeurs. Il exprime l'idée que toutes les connaissances de l'homme acquises pendant des siècles se sont trouvées défaillantes face à l'horreur de la guerre:

> Les faits pourtant sont clairs et impitoyables. Il y a des milliers de jeunes écrivains et de jeunes artistes qui sont morts. Il y a l'illusion perdue d'une culture européenne et la démonstration de l'impuissance de la connaissance à sauver quoi que ce soit.[3]

Dans Voyage au bout de la nuit de Céline l'auteur nous présente l'idée que la guerre n'est qu'une souffrance dans la longue suite de misères que les hommes, créatures dégénérées, doivent subir avant de mourir. Le narrateur de ce roman ne croit en rien, sauf peut-être en la mechanceté naturelle de l'homme. La guerre pour lui est une absurdité énorme au milieu duquel sont pris de petits hommes misérables qui n'ont guère de pouvoir sur leur destin excepté dans le choix d'un endroit pour mourir. "Ceux qui ne voudront pas crever sur mer, ils pourront toujours aller crever sur terre."[4] C'est-à-dire que le pauvre homme que le travail n'a pas encore tué peut aller peiner et mourir à la guerre.

En effet pour ceux qui comme Céline, ne voyaient que l'énorme absurdité de la guerre, cet événement représentait l'achèvement de l'oeuvre commencée par l'industralisation, c'est-à-dire l'amoindrissement de l'homme. Un individu avec ses désirs et ses pensées ne comptait plus. Il était réduit à l'état d'un simple rouage dans la machine industrielle ou de la chair à canon pour la machine guerrière. Son seul moyen de se faire écouter dès lors était de se réunir aux autres de sa classe et de devenir un homme de la masse.

De tous les romans dont nous venons de parler seul Le Voyage reste lisible de nos jours. Les autres ne sont guère lus et la pensée qu'ils expriment semble appartenir à une époque révolue. Les idéaux socialistes de Barbusse, les espoirs fraternels de Rolland et la sentimentalité de Duhamel semblent naïfs à notre époque où l'on accepte l'existence des guerres et la futilité de toute action individuelle.

NOTES

1 *Clarté*, p. 264.

2 *Entretiens*, p. 160.

3 Paul Valéry, *Oeuvres I* (Paris: Gallimard, 1957), p. 990.

4 Louis Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit* (Paris: Gallimard, 1952), p. 18.

BIBLIOGRAPHIE

Romans étudiés.

Barbusse, Henri. Clarté. Paris: Flammarion, 1919.

__________. Le Feu. Paris: Flammarion, 1917.

Barrès, Philippe. La Guerre à vingt ans. Paris: Plon, 1924.

Bertrand, Adrien. L'Appel du sol. Paris: Calmann-Lévy, 1916.

Des Vignes-Rouges, Jean. Bourru: Soldat de Vauquois. Paris: Perrin, 1917.

Dorgelès, Roland. Les Croix de bois. Paris: Albin Michel, 1931. (1er édition: Albin Michel, 1919).

__________. Le Réveil des morts. Paris: Albin Michel, 1923.

Duhamel, Georges. Civilisation. Paris: Mercure de France, 1918.

__________. Récits des temps de guerre. Entretiens dans le tumulte. (orig. 1919). Les Sept dernières plaies. (orig. 1928). 4 ballades. Paris: Mercure de France, 1949.

__________. Vie des martyrs 1914 - 1916. Paris: Mercure de France, 1917.

Escholier, Raymond. Le Sel de la terre. Paris: Ferenczi, 1938. (1er édition: Amiens: Malfère, 1924).

Rolland, Romain. Clerambault. Paris: Albin Michel, 1920.

Oeuvres littéraires consultées.

Barbusse, Henri. Les Enchaînements. Paris: Flammarion, 1925.

__________. Jésus. Paris: Flammarion, 1927.

__________. Paroles d'un combattant. Paris: Flammarion, 1920.

Barrès, Maurice. Les Déracinés. Paris: Juven, 1910.

Benjamin, René. Gaspard. Paris: Fayard, 1915.

Céline, Louis-Ferdinand. Voyage au bout de la nuit. Paris: Gallimard, 1952.

Duhamel, Georges. Les Espoirs et les épreuves. Lumières sur ma vie V. Paris: Mercure de France, 1953.

__________. L'Humaniste et l'automate. Paris: Hartmann, 1933.

__________. La Possession du monde. Paris: Mercure de France, 1919.

Genevoix, Maurice. Ceux de 14. Paris: Flammarion, 1950.

Giono, Jean. Refus d'obéissance. Paris: Gallimard, 1937.

Naegelen, René. Les Suppliciés. Paris: Baudinière, 1927.

Péguy, Charles. Oeuvres poétiques complètes. Paris: Gallimard, 1948.

Psichari, Ernest. L'Appel des armes. Paris: Louis Conard, 1948.

Renan, Ernest. Oeuvres complètes I. Discours et conférences. Paris: Calmann-Lévy, 1947.

Rolland, Romain. Au-dessus de la mêlée. Paris: Ollendorf, 1915.

__________. Quinze ans de combat (1914-1934). Paris: Rieder, 1935.

Romains, Jules. Les Hommes de bonne volonté. XVI Verdun. Paris: Flammarion, 1938.

Valéry, Paul. Oeuvres I. Paris: Gallimard, 1957.

Critique et histoire littéraire

Barrère, Jean-Bertrand. Romain Rolland: L'âme et l'art. Paris: Albin Michel, 1966.

__________. Romain Rolland par lui-même. Paris: Seuil, 1966.

Carter, A.E. The idea of Decadence in French literature. 1830-1900. Toronto: University Press, 1938.

Chomez, Claudine. Giono par lui-même. Paris: Seuil, 1956.

Comeau, Yvan. Georges Duhamel et la possession du monde. Montréal: Lidec, 1970.

Dedeyan, Charles. Une Guerre dans le mal des hommes. Paris: Buchet/ Chastel, 1971.

Dubeux, Albert. Roland Dorgelès, son oeuvre. Paris: Editions de la nouvelle revue critique, 1930.

Field, Frank. Three French Writers and the Great War. Cambridge: University Press, 1975.

Gibson, R. "The First World War and Literary Consciousness." In French literature and its background. Vol. 6. Ed. J. Cruickshank. Oxford: University Press, 1970.

Griffiths, Richard. The Reactionary Revolution. The Catholic Revival in French literature. 1870-1914. London: Constable, 1966.

Hemmings, F.J.W. Culture and Society in France. 1848-1898. New York: Scribner, 1971.

Keating, L. Clark. Georges Duhamel. Critic of Civilisation. Kentucky: University Press, 1965.

Klein, Holger. The First World War in Fiction. London: MacMillan, 1976.

Knapp, Bettina L. Georges Duhamel. New York: Twayne, 1972.

Rieuneau, Maurice. Guerre et révolution dans le roman français de 1919 à 1939. Paris: Klincksieck, 1974.

Riegel, Leon. Guerre et littérature. Paris: Klincksieck, 1978.

Sipriot, Pierre. Romain Rolland. Bruges: Desclée de Brouwer, 1968.

Tiscon-Braun, Micheline. La Crise de l'humanisme. Tome I. Paris: Nizet, 1958.
Tome II. Paris: Nizet, 1967.

Vidal, Annette. Barbusse, soldat de la paix. Paris: Editeurs français réunis, 1953.

Etudes historiques, sociologiques, philosophiques et politiques.

Agathon. Les jeunes gens d'aujourd'hui. Paris: Plon, 1913.

Barrès, Maurice. Les Diverses familles spirituelles de la France. Paris: Emile-Paul, 1917.

__________. Scènes et doctrines du nationalisme. Paris: Emile-Paul, s.d.

Barzun, Jacques. Darwin, Marx, Wagner. Boston: Little, Brown and Co., 1941.

Benda, Julien. La Trahison des clercs. Paris: Grasset, 1927.

Brinton, Crane. The Shaping of Modern Thought. New Jersey: Prentice-Hall, 1963.

Brogan, D.W. The Development of Modern France. (1870-1939). London: Hamilton, 1953.

Cobban, Alfred. A History of Modern France. Vol. 3: 1871-1962. Baltimore: Penguin, 1967.

Cru, Jean-Norton. Témoins. Paris: Les Etincelles, 1929.

Demartial, G. La Mobilisation des consciences. Paris: Rieder, 1927.

Girardet, Raoul. Le Nationalisme français. 1871-1914. Paris: Colin, 1966.

Hayes, Carlton J.H. Nationalism: A Religion. New York: MacMillan, 1960.

Kohn, Hans. Making of the Modern French Mind. New York: Nostrand, 1955.

Michelet, Jules. Le Peuple. Paris: Flammarion, 1974.

Renouvin, Pierre. La première guerre mondiale. Paris: Presses universitaires, 1965.

Rousseau, Jean-Jacques. Du Contrat Social. Paris: Bordas, 1972.

Shafer, Boyd C. Nationalism. Myth and Reality. London: Gollancz, 1955.

Weber, Eugen. The Nationalist Revival in France. Berkeley: University of California Press, 1968.

Wright, Gordon. France in Modern Times. Chicago: Rand McNally, 1966.

APPENDICE

La carrière militaire des romanciers.

Henri Barbusse.

Engagé volontaire. Versé au 35e R.I.T., passe au 231e R.I. Envoyé au front en décembre 1914. Campagne dans l'Aisne, puis en Artois, comme simple soldat d'infanterie, puis comme brancardier de régiment. Réformé en juin 1917.

Philippe Barrès.

S'engagea en 1914 au 27e Régiment de Dragons. Aspirant en octobre 1915, après avoir suivi les cours de Saint-Cyr, affecté au 12e Régiment de Cuirassiers en Champagne. En février 1918 affecté au 31e Bataillon de Chasseurs.

Adrien Bertrand.

S'engagea en 1914 comme maréchal des logis au 2e Dragons. Grièvement blessé en octobre 1914. Réformé. Mort en 1917.

Jean Des Vignes-Rouges.

Capitaine commandant une compagnie d'infanterie, puis chef de bataillon. Directeur d'un centre d'instruction. Etat-major de diverses armées et au G.Q.G.

Roland Dorgelès.

Engagé volontaire au 74e R.I., passe ensuite au 39e R.I. Au front depuis septembre 1914. Nommé caporal en juillet 1915. En 1916 il passe dans l'aviation. Blessé en 1917.

Georges Duhamel.

Médecin aide-major de 2e classe, puis de 1ere classe. 48 mois aux armées.

Raymond Escholier.

En août 1914, soldat du sevice auxiliaire, il passe dans le service armé. Caporal, sergent, adjudant. En janvier 1916 il passe au 59e R.I. En février 1917 affecté au 96e bataillon sénégalais. Parti avec son bataillon en juillet 1917 pour l'armée d'orient.

Jean Giono.

Incorporé en janvier 1915 au 159e R.I. Alpine, puis versé au 140e R.I. em mai 1915, il rejoignit le front aux Eparges. En 1916, il fait la bataille de Verdun. Participe à l'offensive Nivelle en 1917. Gazé en mars 1918 au Mont Kemmel. Hospitalisé, puis versé dans le Génie.

Henry Malherbe.

Lieutenant de réserve. (Les renseignements biographiques sur Malherbe manquent.)